

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

ESQUISSES SUR LES MONUMENTS, LES
USAGES ET LES MOEURS DE L'AN-
CIENNE ROME.

Premier article.

Les fondateurs de Rome, abandonnés au berceau sur les rives du Tibre, allaités sous un figuier par une louve, élevés par un simple berger, devinrent ensuite les chefs d'un ramas de bandits déterminés qu'ils réunirent au sommet du mont Aventin.

Rome ne fut longtemps qu'un assemblage confus de cabanes de bois et de roseaux couvertes en chaume, et qui s'élevaient rarement au-dessus du rez-de-chaussée. La maison de Romulus, que l'on voyait encore du temps de Denys d'Halicarnasse, sur la roche sacrée, au Capitole, n'était pas construite avec un plus grand luxe; elle eût promptement disparu sous la main inexorable du temps, si le sénat n'eût veillé à sa conservation; et dans les réparations qui y étaient faites continuellement sous la direction des édiles, on avait un soin religieux de ne rien changer aux dispositions de l'édifice.

Des mœurs simples et austères, des vertus publiques et privées, l'amour de la patrie et le mépris des richesses, impriment le caractère le plus imposant aux cinq premiers siècles de la république romaine, qui à cette glorieuse époque brille d'un éclat dont les reflets excitent encore notre admiration. Les arts, bannis de cette société, étaient méprisés, l'on n'y connaissait ni statues, ni colonnes, ni fresques, ni peintures, et une pique plantée dans le sol était le symbole du dieu Mars. Le plus riche joyau de Fabricius, qui refusa les trésors de Pyrrhus, consistait dans une petite coupe d'argent, dont il ne se servait que pour les sacrifices. Lorsque les envoyés du sénat portèrent à Cincinatus, nommé dictateur, les insignes de cette dignité suprême, ils le trouvèrent labourant sa terre au milieu de ses esclaves; Caton, qui exerçait une des premières magistratures de Rome, celle de préteur, siégeait à son tribunal les jambes, les pieds nus, et couvert d'une simple toge.

Nous ne parlerons pas de cette époque primitive où Rome grandit au sein de la pauvreté et des vertus publiques, mais nous allons essayer de retracer ce qu'elle fut lorsqu'elle eut soumis l'univers à ses lois, de cette époque où des richesses corruptrices pervertirent les mœurs, amollirent les courages, et où le luxe délirant

des riches patriciens fut plus funeste pour la patrie que l'épée de Brennus et d'Annibal.

Le luxe s'introduisit peu à peu avec la puissance de la république ; mais ce ne fut que sous Auguste que les édifices et les monuments de Rome achevèrent de prendre un véritable caractère de grandeur et de magnificence ; l'on sait qu'il se vantait de l'avoir trouvée bâtie en briques et qu'il la laisserait bâtie en marbre.

Sous Tibère, on évaluait la population de Rome à *sept millions* d'habitants ; ses rues alors étaient tortueuses, sales et mal construites ; les places, étroites, encombrées de bâtiments disparates ; mais après l'effroyable incendie qui, sous Néron, la détruisit presque complètement, la ville prit un nouvel aspect : on déploya un luxe inouï dans les constructions, et selon le recensement qui fut fait après la reconstruction, on trouva qu'elle renfermait mille neuf cent seize palais et quarante-quatre mille neuf cent vingt îlots de maisons (1).

Des palais formaient souvent seuls un îlot entouré de rues de tous côtés, ou bien l'îlot ou l'île se composait de plusieurs maisons appartenant au même propriétaire. La plupart des édifices étaient ornés de portiques, sous lesquels on avait ménagé des boutiques qui donnaient de grands revenus.

Rien n'égalait la magnificence de ces palais aux portes de bronze, où résidaient de fastueux patriciens dont la richesse, fruit de la spoliation des nations, égalait celle de plusieurs rois de l'Asie. C'était partout des portiques, des colonnes, des marbres précieux, des cours ombragées d'arbres, rafraîchies par des fontaines jaillissantes, des bassins et des jets d'eau qui offraient un asile délicieux aux habitants de ces somptueuses demeures.

(1) Ceci suppose au moins 250,000 maisons, Paris moderne n'en compte que 46,000.

Ces édifices et les maisons des particuliers étaient surmontés de terrasses en pierres tendres de diverses couleurs, qui, par la manière dont elles étaient placées, formaient des dessins de fleurs, d'ornements fantasques, de plumes de paon, de broderies. Il y avait des bassins d'eau vive, des jets d'eau, des fontaines destinées à l'arrosement du sol artificiel qui couvrait ces terrasses, sur lesquelles on cultivait des fleurs, des arbustes arrondis en berceaux, des vignes qui formaient des treilles ; des bassins peuplés de poissons familiers de diverses espèces ; quelques-uns avaient des anneaux d'or aux ouïes ; ils accouraient à la voix, et prenaient jusque dans la main le pain qu'on leur présentait. On y voyait aussi des volières spacieuses où voltigeaient de nombreux oiseaux originaires de divers pays, mais qui, la plupart, avaient eu leur prison pour berceau. Leurs chants continus et variés, se mêlant au murmure de la brise et des eaux qui jaillissaient de toutes parts, remplissaient de bruits charmants ces jardins aériens.

En se transportant d'imagination au sommet de l'une des sept collines de la ville éternelle, l'on devait être frappé de la vue la plus splendide. Le mont Aventin, qui fut le berceau de Rome, et le Capitole, qui devait en être la gloire ; le mont Palatin, si célèbre dans l'histoire ; toutes ces maisons couvertes de terrasses et de verdure, ces places plantées d'arbres, décorées de quadriges, de statues équestres ; ces nombreux portiques soutenus par d'innombrables colonnes ; les temples de la Fortune, de Jupiter, de Vesta et tant d'autres, étincelants de dorures et de marbres, et ce palais qui par l'éclat de leurs décorations éclipsaient encore les monuments des dieux de la patrie, tout était grand et imposant dans cette métropole du monde. Le Cirque, le *Forum* pouvaient contenir des armées, et les théâtres étaient dans les mêmes proportions gigantesques : celui de Pompée pouvait recevoir quatre-vingt mille

spectateurs (1); on y comptait trois cent soixante colonnes de marbre, de verre ou de bois doré, et trois mille statues.

Les Romains se levaient au chant du coq. L'aurore brillait à peine, que de nombreux affranchis, des clients empressés, des solliciteurs accourus de toutes les parties de l'empire assiégeaient les palais des grands de l'état, des sénateurs, des patriciens; les uns, en attendant le moment d'être introduits, causaient entre eux assis dans les vestibules, ou se promenant sous les portiques, les autres entraient dans les boutiques des pâtisseries qui commençaient à s'ouvrir, ou s'arrêtaient dans les thermopoles (c'étaient nos cafés) pour y prendre quelque boisson chaude et restaurante.

Au moment de la réception, des esclaves vêtus uniformément de tuniques serrées par une ceinture de couleur tranchante, se tenaient à l'entrée du palais; l'un d'entre eux menait en laisse un énorme dogue attaché à une chaîne; un autre chien de la même espèce et de l'aspect le plus féroce était peint sur la loge du portier, avec cette inscription : *Prenez garde au chien*. Plus loin, une cage merveilleusement travaillée et dorée, suspendue au plafond, renfermait une pie qui saluait tous ceux qui se présentaient.

Dès que l'on arrivait à l'entrée de la porte des appartements intérieurs, les esclaves préposés à sa garde baisaient la main des visiteurs; c'était le salut de l'inférieur envers son supérieur; puis une sorte de maître des cérémonies ou d'huissier vous introduisait, après vous avoir annoncé à haute voix.

L'audience terminée, le patricien montait dans une litière portée par six esclaves robustes (les chars ne servaient que pour la guerre ou pour les courses et les voyages à la campagne); la foule des sollici-

(1) Le théâtre de la Porte Saint-Martin et l'Opéra, les plus grands théâtres de Paris, ne contiennent que 2,200 à 2,300 spectateurs.

teurs suivait leur patron dans ses visites, et ce cortège lui faisait d'autant plus d'honneur qu'il était d'autant plus nombreux.

Ensuite l'on allait adorer les dieux dans les temples, s'entretenir des affaires publiques dans le *Forum* et sous les portiques. En général, les Romains ne rentraient au logis que pour faire leur principal repas, qu'ils prenaient le soir, ou pour dormir deux heures dans le cours de la journée pendant les grandes chaleurs: ainsi l'on voit que leur vie était peu sédentaire.

Ni les palais, ni les maisons des simples particuliers ne ressemblaient à nos hôtels et à nos maisons: une description nous conduirait trop loin; nous dirons seulement que leurs portiques, leurs petits appartements leur donnaient une ressemblance frappante avec nos cloîtres, auxquels en effet ils ont servi de modèles. Généralement, les habitations des plébéiens étaient construites dans des proportions très-exiguës, du moins si l'on en juge par celles qui ont été découvertes à Pompéïa.

ALPHONSE DAUMONT.

Revue Littéraire.

Du Savoir-Vivre en France au dix-neuvième siècle. — Le Secrétaire au dix-neuvième siècle, par madame la comtesse de Bradi: 2 vol., chez P. Bertrand, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 38.

Vous avez lu, mesdemoiselles, dans le précédent numéro de votre journal, que la politesse s'acquiert, mais que, pour être vraie, elle doit être inspirée par la bienveillance du cœur. L'éducation ne peut donc que compléter la politesse et la développer. D'après ce principe, madame la comtesse de Bradi vient de publier un recueil de conseils, une suite de leçons et d'exemples

qui vous sont adressés ainsi qu'à vos frères, sur la manière de se conduire dans les diverses circonstances de la vie. Dicté par la prévoyance d'une mère et l'esprit délicat et éclairé d'une femme du monde, ce livre sera le guide que vous voudrez consulter dans les positions embarrassantes et les difficultés imprévues de la science du savoir-vivre.

Nous commencerons par extraire de cet ouvrage quelques observations relatives au chapitre des diners, et nous citerons une conversation qui eut lieu entre l'abbé Delille, poète du dernier siècle, et un honnête abbé nommé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, à propos d'un dîner auquel ce dernier avait été convié en compagnie de ducs, de maréchaux de France et d'autres gens de la cour, ce dont il s'enorgueillissait fort.

« Je parie, dit Delille à Cosson, que vous aurez fait cent incongruités à ce dîner.

— Comment donc? reprit vivement Cosson, fort inquiet; il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde. — Quelle présomption! Je gage au contraire que vous n'avez rien fait comme personne. Et d'abord, que faites-vous de votre serviette en vous mettant à table? — De ma serviette! je fis comme tout le monde: je la déployai, je l'étendis sur moi, et l'attachai par un coin à ma boutonnière. — Eh bien, mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela. On ne déploie pas sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment faites-vous pour manger votre soupe? — Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuillère d'une main et ma fourchette de l'autre... — Votre fourchette, bon Dieu! Personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe; mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous? — Un œuf frais. — Et que faites-vous de la coquille? — Comme tout le monde, je la laissai au laquais qui me servait. — Sans la casser? — Sans la casser. — Eh bien, mon cher,

on ne mange jamais un œuf frais sans en briser ensuite la coquille. Et après votre œuf? — Je demandai du bouilli. — Du bouilli! Personne ne se sert de cette expression: on demande du bœuf, et point de bouilli. Et après cet aliment? — Je priai que l'on m'envoyât d'une très-belle volaille. — Malheureux! de la volaille! On demande du poulet, du chapon, de la poularde; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour... Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire. — J'ai, comme tout le monde, demandé du champagne, du bordeaux. — Sachez donc que tout le monde demande du vin de Champagne, du vin de Bordeaux... Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain. — Certainement, à la manière de tout le monde: je le coupai proprement avec mon couteau. — Eh! on rompt son pain, on ne le coupe pas!... Avançons. Le café, comment le prîtes-vous? — Oh! pour le coup, comme tout le monde. Il était brûlant: je le versai par petites parties, de ma tasse dans ma soucoupe. — Eh bien! vous faites comme ne fit personne; tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage. »

Madame de Bradi ajoute « qu'il ne faut point avaler sa soupe ni mâcher ses morceaux de manière à être entendu d'une extrémité de la table à l'autre; » que l'on doit éviter de boire en même temps que l'on mange, attendu qu'il en résulte un gonflement disgracieux des joues, et que les bords du verre conservent des traces de l'immixtion de l'eau avec les aliments.

Mais madame de Bradi ne se borne pas à vouloir que l'on sache manger, elle enseigne la politesse que l'on doit observer à table. Les préceptes qu'elle donne à ce sujet sont pleins de délicatesse et de distinction; nous ne citerons que ceux-ci: « Découvrez, si vous pouvez, les faiblesses de

ceux qui vous invitent, et ménagez-les. Songez en effet qu'il y a des maîtresses de maison qui, comme la maréchale de Luxembourg, vous prendraient en aversion si vous acceptiez des petits pois, des asperges et des fraises lorsqu'elle vous les offre au milieu de l'hiver. Mais aussi, madame de Bradi s'empresse de vous dire : « Quand vous recevrez, à votre tour, tâchez de ne point avoir de ces faiblesses, et que ceux qui mangeront à votre table se croient chez eux. »

Si nous passons à la conversation, nous verrons que le *savoir-vivre* vous recommande d'éviter certaines façons de parler « chères aux personnes vulgaires, et qui ne sont jamais employées par la bonne compagnie. N'appellez donc point Paris la capitale; ne dites point qu'un homme, qu'une femme a de l'usage, car on demandera de quoi? et sans doute vous voulez dire l'usage du monde. Songez qu'un bel organe, un organe enchanteur, ne peut signifier une belle voix, une voix douce et harmonieuse; car nous avons l'organe de l'ouïe, celui de la vue, etc. Ne dites pas qu'une femme a du teint, on en a toujours; dites que son teint a de l'éclat; mais ne croyez pas louer une personne en lui accordant ce que tout le monde possède. » Nous n'en finirions pas, mesdemoiselles, si nous voulions vous citer toutes les locutions vicieuses dont le *savoir-vivre* vous interdit l'emploi; nous résumerons les nombreux enseignements que renferme le chapitre de la conversation par ces préceptes de l'auteur : « Réfléchissez sur beaucoup de mots, et vous ne les adopterez pas; mais aussi n'oubliez jamais qu'il est une recherche de langage aussi fâcheuse que la trivialité. »

Madame la comtesse de Bradi appelle aussi votre attention sur les règles de conduite à suivre pendant un séjour à la campagne. « N'acceptez d'invitation, vous dit-elle, qu'avec la ferme volonté de trouver le château, le parc, les environs agréa-

bles; faites l'éloge de votre chambre et de chaque domestique qui vous sert: adoptez tous les usages établis dans la maison; soyez exactement prêtes à l'heure des repas; ne laissez point vos chambres dans un désordre qui fasse murmurer les domestiques de la maison, si les vôtres ne vous ont point suivies; évitez de consommer le sucre que renferme le sucrier placé sur la console de la chambre qui vous a été destinée; et si vous avez quelque habitude à satisfaire sous ce rapport, mettez du sucre dans votre sac de nuit, afin de n'en jamais demander; généralement, tâchez toujours de vous contenter de ce que l'on fait pour vous, à moins d'une véritable nécessité: c'est à ceux qui vous reçoivent à prévoir tous vos besoins; à vous, d'en manifester le moins possible. »

Ce n'est pas seulement dans nos rapports avec les étrangers que le *savoir-vivre* est appelé à diriger notre conduite; il est certaines formes respectueuses, certaine politesse des manières dont il convient de ne point se départir même dans l'intimité de la famille, dans l'aisance du *chez soi*, car elles ne font que développer et accroître cette affection que la nature nous inspire et que la religion nous commande, envers ceux auxquels nous unissent des liens de parenté. Soyons remplis d'égards et de politesse dans notre famille, non-seulement pour contracter l'habitude d'être ainsi partout, mais encore comme remplissant le premier, le plus important des devoirs, celui de nous efforcer de plaire à ceux que nous aimons. « Je hais ces bons fonds d'enfants, dit madame de Sévigné, qui ont besoin de grandes catastrophes, telles que la mort, pour se faire connaître. »

Les chapitres des bals, des soirées, des réunions, des voyages, etc., sont successivement traités par madame de Bradi: chaque action, presque chaque pensée est réglée avec le sentiment de la plus exquise politesse. Il vous suffira, mesdemoiselles, des aperçus que nous vous avons donnés

de ce livre pour vous faire apprécier son utilité de tous les instants.

Le *Secrétaire du dix-neuvième siècle*, du même auteur, fait suite au *Savoir-Vivre en France*. Si l'éducation, sans de certaines conditions, ne réussit pas toujours à polir l'esprit et le cœur, il est plus difficile encore d'enseigner l'art de bien écrire. On ne peut donc que placer sous vos yeux des exemples choisis parmi les lettres des écrivains les plus justement renommés. Madame de Sévigné obtient le premier rang ; c'est sur sa grâce, son élégance et sa distinction qu'une femme doit modeler son esprit et son style ; mais madame de Bradi n'admet pas qu'une femme tienne la plume aussi souvent que l'aiguille ; et nous avons lu dans son livre

« qu'une correspondance qui n'est pas nécessaire est presque toujours ennuyeuse, » puis encore « qu'il est rare que la vanité n'ait rien à démêler avec la manie d'écrire, » et « qu'il faut se défier des premiers compliments que l'on reçoit à ce sujet. »

Vous trouverez, mesdemoiselles, dans le *Secrétaire du dix-neuvième siècle*, des formules d'invitations, soit à un dîner, soit à toute espèce de réunion, et généralement des modèles de cette correspondance qui adopte plutôt le billet que la lettre, et que son laconisme forcé rend quelquefois embarrassante. Ce traité du *Savoir-Ecrire* occupera donc utilement sa place à côté du *Savoir-Vivre*.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

LA TEMPESTA.

Il mare, ah! freme.
Lungi è la terra.
Cozzano insieme
Il suon di guerra
Contro a la sponda
Onda con onda.

Folta una bruma
L'occhio rintuzza.
Bianca una spuma
S'agita, spruzza.
Guizzano lampi
Dell' aer pe' campi.

Valli s'abbassano,
Monti s'innalzano ;
Vengono, passano,
S'urtano, sbalzano :
Venti s'adirano.
Turbini girano.

S'apron nel cupo
Gli antri del mondo !
Urli di lupo
Sembra dal fondo
Il dio mandare
Dell' acque amare.

LA TEMPÊTE.

Hélas ! la mer frémit. La terre est éloignée.
Les flots en se heurtant viennent comme un bruit de guerre se briser contre les flancs du navire.

Une brume épaisse borne la vue, une blanche écume s'agite et répand une pluie légère ; les éclairs glissent dans les plaines de l'air.

Les vallées s'abaissent, les montagnes s'élèvent ; elles viennent, elles passent, se choquent, se renversent ; les vents se déchaînent ; la bourrasque tourbillonne.

Dans leurs profondeurs, les antres de la terre s'entr'ouvrent ! Le dieu des ondes amères semble en faire sortir des hurlements de loups.

Scossa la barca
Tutta si scrolla,
Il fianco inarea ;
Il ponte immolla ;
Danza leggièra
Tra la bufera.....

E anch' io son nave
Nella tempesta !
Rotta ogni trave,
Più non mi resta
Speme a salvezza.
L'alber si spezza.

Scogli ho davanti ;
Notte ho di sopra.
Cadder gl' infranti
Remi. Sossopra
Va il legno ; e tutto
Inghiotte il flutto.

Prof. FRANCESCO ORIOLI.

La barque secouée s'ébranle ; son flanc se
courbe en arc ; le pont est inondé ; elle danse
légère au milieu de la tempête.

Et moi aussi je suis un navire au sein de l'ou-
ragan ! La membrure est rompue ; il ne me
reste plus d'espérance de salut.. le mât se
brise.

J'ai des écueils en avant ; j'ai la nuit au-des-
sus ; les rames tombent cassées ; la carène va
sens dessus dessous ; et la vague engloutit
tout.

M^{me} ÉLISA VAN TENAC.

Educacion.

—
Ida,

COMTESSE DE CHRÉANGES.

Après avoir perdu deux épouses, dont il n'avait pas eu d'enfant, le sire de Raville venait de se marier pour la troisième fois. Possesseur de fiefs nombreux, qu'il avait souvent et vaillamment défendus, car c'était un rude guerrier, rien ne l'attristait comme de penser qu'après sa mort tous ses domaines deviendraient la proie de collatéraux avides. Son désir le plus cher avait toujours été d'avoir un héritier, et, malgré sa barbe grise, il prit femme jeune et de bonne race, dans l'espoir de voir cesser enfin la stérilité de sa couche. Ayant fait dire beaucoup de messes à l'autel de la sainte Vierge, et brûler maints cierges en l'honneur de saint Joseph, il dut penser que le ciel avait

exaucé sa prière, car la baronne devint enceinte. Plein, sinon d'amour, mais d'estime et d'amitié pour elle, le noble vieillard entourait de soins et d'égards sa jeune femme, attendant avec une joyeuse impatience le moment bienheureux où il lui devrait le nom de père. Cette heure si ardemment désirée arriva, et l'espoir du bonheur fit bientôt place aux regrets : la baronne mourut en donnant le jour à une fille. Les funérailles de la mère eurent lieu presque en même temps que le baptême de l'enfant, qui reçut le nom gracieux d'Ida, et fut confiée aux soins d'une nourrice vigilante. Son père la caressait peu, non qu'il ne l'aimât point, mais sa vue lui rappelait une perte douloureuse ; puis il aurait de beaucoup préféré un fils. A trois ans Ida était pleine de gentillesse, de grâce, et ressemblait à un chérubin, avec sa figure rose et ses cheveux blonds se bouclant d'eux-mêmes autour de son charmant visage. Le baron la conduisit alors dans un couvent voisin, pour y être élevée par les religieuses, qui la reçurent avec beaucoup de joie, et promirent de consacrer tous

leurs soins à son éducation. Ce fut là qu'elle grandit, instruite par ces saintes filles dans les pratiques austères de la religion ; mais du reste choyée et gâtée comme un enfant chéri. La supérieure surtout lui témoignait une vive affection, et, de sévère qu'elle était ordinairement, semblait s'être faite bonne et condescendante pour elle seule, au point que cette faiblesse, allant jusqu'à l'excès, laissa se développer chez la petite un caractère opiniâtre et une énergie de volonté qui ne pouvaient souffrir la résistance. Aucuns prétendent même que l'abbesse favorisait ces penchants, dans l'espoir que si un jour la fille du baron voulait prendre le voile, ce qui aurait été très-avantageux pour le couvent, rien ne pourrait la détourner de sa résolution. Mais le sire de Raville n'entendait point qu'il en fût ainsi. Le jour où sa fille eut seize ans, il vint lui dire de se préparer à sortir du monastère, et à devenir la femme du comte Sigebert de Chréanges, qu'il avait choisi pour son gendre. Ida voulut dire à son père que sa vocation l'appelait à la vie monastique, que les plaisirs du monde ne la rendraient point heureuse, et que le cloître seul avait des attraits pour elle ; mais le vieillard, fronçant ses sourcils blancs, lui intima de nouveau sa volonté, d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Forcée de céder, la jeune fille dévora son dépit, se promettant bien de prendre sa revanche dès qu'elle en aurait l'occasion. Arrivée dans le château paternel, elle y trouva des femmes destinées à la servir, et de riches vêtements, comme il convenait à son rang de les porter. Toutes ces choses n'obtinrent d'elle qu'un regard dédaigneux ; elle ne consentit qu'avec peine à se vêtir de ses nouveaux habits, et sans même remercier son père de les avoir fait préparer. Le baron ne parut pas s'apercevoir de cette mauvaise humeur. Ayant fait venir sa fille, il lui adressa ces paroles :

« Votre mère, Ida, était de sang noble et d'un cœur plus noble encore ; je l'épousai vieux déjà, et ne possédant plus les avantages

qui séduisent ordinairement les personnes de votre sexe. Cependant elle m'aima, et fut, pendant les trop courts instants que nous avons passés ensemble, une épouse fidèle et dévouée. Je n'attends pas moins de vous, ma chère fille, pour le noble seigneur qui va vous donner son nom. Je l'ai choisi parmi les plus fiers et les plus braves de la contrée ; il viendra bientôt ici recevoir votre main ; songez à lui faire bon accueil, tâchez de mériter sa tendresse, et montrez-vous toujours avec lui soumise et respectueuse, ainsi qu'il convient à une femme de l'être. »

Les joues d'Ida s'étaient colorées d'une vive rougeur ; l'esprit d'indépendance et de révolte fermentait dans son sein ; mais l'aspect calme et grave du baron lui imposait à tel point, qu'elle n'osa proférer nulle parole. Restée seule, elle eût pleuré, si son orgueil n'eût retenu les larmes prêtes à s'échapper de ses yeux. Ce n'était point cependant que la volonté du ciel l'appelât à la vie religieuse, et qu'une vocation spéciale l'entraînât irrésistiblement sous les sombres arceaux du cloître : non ; sa première jeunesse s'y était écoulée dans l'ignorance des joies du monde, qu'on lui faisait appréhender ; et plus tard il eût suffi peut-être d'un instant pour lui révéler des sentiments et des regrets qui auraient troublé la paix de sa vie entière. Mais accoutumée à n'être contrariée en rien, l'orgueilleuse fille ne pouvait supporter l'idée qu'on disposât d'elle sans son gré, et se roidissait contre la nécessité d'obéir, beaucoup plus qu'elle ne regrettait, en réalité, la vie monotone du couvent. Sentant bien qu'il serait inutile de vouloir lutter contre la volonté ferme de son père, elle résolut en elle-même de se venger sur le mari qui lui en avait imposé, et que déjà, dans son imagination, elle se représentait chargé d'ans, de cicatrices, et incapable d'être aimé. Quelle ne dut pas être sa surprise, quand il se présenta, de le voir jeune, beau, plein de courtoisie et de grâce ! Il ne fallait rien

moins que l'entêtement du caractère opiniâtre d'Ida, pour qu'elle ne s'estimât pas heureuse et ne remerciât pas le baron d'un tel choix ; mais la vanité fut la plus forte, et Ida, dédaigneuse et superbe, ne répondit qu'à peine aux tendres empressements de son fiancé. Celui-ci attribua ce silence à la timidité d'une jeune fille élevée dans le cloître, et n'en devint que plus épris de cette orgueilleuse, dont la beauté l'avait séduit dès l'abord. Sigebert la contemplait avec admiration, essayant chaque jour de l'amener à une réserve moins farouche, et de vaincre doucement ce qu'il croyait être la timidité excessive de son caractère. Mais plus la jeune fille s'apercevait de l'empire qu'elle avait pris sur son fiancé, plus, en véritable enfant gâtée, elle affectait de se montrer indifférente et sauvage. Cependant le moment des noces arriva, et le sire de Raville conduisit à l'autel sa fille, plus maussade encore que de coutume, bien qu'en secret elle ne pût s'empêcher de sourire, se voyant si jolie sous la couronne de roses et le voile blanc des mariées. Quelques jours après, inquiet de la froideur constante de sa jeune femme, que ni soins, ni caresses ne pouvaient vaincre, car la méchante enfant se plaisait à le tourmenter par sa rigueur et ses caprices, Sigebert, craignant qu'elle n'eût de l'aversion pour lui, témoigna à son beau-père son chagrin à cet égard. Le baron, qui avait une plus longue expérience du cœur des femmes, le rassura, le priant de ne point faire attention à cette étrange humeur.

« C'est un caprice de petite fille, lui dit-il, qui ne saurait être de longue durée ; moins vous semblerez vous en apercevoir, et plus tôt il prendra fin. La voilà votre femme ; emmenez-la dans votre château ; ne la contrariez pas inutilement, mais imposez-lui votre volonté en tout ce qui sera raisonnable, et qu'elle apprenne à vous obéir et respecter comme son seigneur. »

Sigebert emmena donc la jeune comtesse dans sa demeure. Il lui donna des

suivantes, des pages, une suite nombreuse de varlets, et mit tous ses soins à la rendre heureuse, dans l'espoir de s'en faire aimer. Mais la fière Ida recevait toutes les marques de tendresse que lui donnait le comte avec la même indifférence, ne se montrant satisfaite de rien, et ne daignant le remercier des soins qu'il prenait pour lui plaire. Il y aurait eu là de quoi lui aliéner le cœur de son mari si celui-ci eût été d'une nature moins généreuse et moins aimante ; et l'imprudente ne songeait pas que ce fol entêtement compromettait le bonheur de toute sa vie.

Ce qui empêchait Sigebert de prendre en mépris ou en haine une personne aussi ingrate, c'est qu'il reconnaissait en elle beaucoup de vertus. Compatissante et charitable pour les malheureux, elle se plaisait à leur donner des consolations et des secours ; bonne pour ceux qui l'entouraient et se montrant aimable avec tous, elle n'était injuste qu'envers son mari, bien qu'il lui en coûtât quelquefois ! mais elle croyait faire en cela preuve d'un caractère ferme et d'une résolution inébranlable. Les jeunes époux habitaient depuis plusieurs mois le château de Chréanges, lorsqu'une fièvre contagieuse et mortelle s'étant déclarée dans le pays, Sigebert, tremblant pour la santé de sa jeune femme, lui proposa d'aller passer à Metz tout le temps que durerait cette épidémie. Ida lui répondit qu'il pouvait partir s'il avait peur, mais que, pour elle, si peu de chose ne l'alarmait point, et que Dieu saurait bien la préserver de tout danger.

Cette folle présomption ne tarda pas à être punie. Deux jours après, sur l'heure des vêpres, un violent mal de tête la força de se mettre au lit, et bientôt elle fut en proie au délire de la fièvre la plus ardente. Les serviteurs épouvantés s'enfuirent de son appartement, où ils craignaient de respirer un air empoisonné, et sans le courageux dévouement de son mari, elle serait demeurée isolée et sans secours. Les yeux enflammés, la figure pourpre, les

lèvres violettes, la respiration entrecoupée et brûlante... quelques heures avaient suffi pour la rendre méconnaissable. Sigebert regardait avec un morne effroi cette jeune et belle créature frappée ainsi tout à coup. Tantôt l'appelant des noms les plus tendres, il essayait en vain de s'en faire reconnaître; tantôt étouffant des cris de désespoir, il cachait son visage dans ses mains et renfermait en lui-même toute l'amertume de ses pensées. Au moment de perdre cette femme chérie, il oubliait ses caprices et la froideur injuste dont elle avait payé sa tendresse, pour ne se rappeler que ses vertus et le bonheur qu'elle aurait pu lui donner, mais dont il n'avait pas encore perdu l'espérance. Une image de la Vierge placée dans la chambre d'Ida, et parée de fleurs qu'elle-même avait cueillies, frappa tout à coup les yeux du chevalier; se prosternant avec ferveur, il pria la mère du Christ de prendre en pitié ses angoisses.

« Reine bénie du ciel ! s'écria-t-il, mère » de miséricorde et d'amour, écoutez ma » prière. Sauvez ma bien-aimée, ô vierge » consolatrice ! et, j'en fais le serment devant vous, je revêtirai la robe du pèlerin, j'abandonnerai mes châteaux, je quitterai mes hommes d'armes, je partirai seul, à pied, comme le plus humble de vos serviteurs, ô Marie ! et le tombeau sacré du Christ me verra lui apporter mon hommage. J'irai chercher sur les sentiers du Calvaire la trace des pas de votre Fils divin, et me prosterner, pour vous rendre grâce, au lieu même où, désolée comme je le suis maintenant, vous avez payé la rédemption des hommes par le plus douloureux sacrifice. »

La noble tête du comte s'était inclinée sur sa poitrine, il priait du fond de l'âme, de cette prière ardente, intime, muette, que les paroles ne sauraient traduire, et qui, sur l'aile embrasée des soupirs, s'élançait jusqu'au trône du Seigneur. Un faible murmure de la malade le rappela

tout à coup près d'elle; la connaissance semblait lui être revenue, et, d'une voix languissante, elle demandait à boire. Sigebert approcha doucement de ses lèvres une coupe remplie d'eau mêlée de suc de fruits et de miel. Elle but avec avidité, et sembla éprouver un sentiment de bien-être quand cette liqueur rafraîchissante eut pénétré dans son sein; puis tendant la coupe à son mari, et voyant la trace des pleurs et l'expression de tristesse empreinte sur son visage, elle le remercia par un regard plein de reconnaissance et d'une douceur ineffable qu'il ne lui avait pas vue jusqu'alors.

Seule, entre toutes les personnes atteintes de ce mal funeste, la comtesse ne mourut pas; mais, comme une épreuve salutaire, cette maladie la corrigea de son fol orgueil, et la fit rougir de son ingratitude envers le comte. « O Sigebert ! lui disait-elle, lorsque convalescente elle se sentait renaître à une nouvelle vie, comment pourrai-je effacer mes torts envers vous ? Comment, mon noble ami, pourrai-je reconnaître jamais votre indulgence, votre bonté ? Par quels trésors d'amour, ô mon époux bien-aimé ! pourrai-je payer désormais votre généreux dévouement et l'adorable tendresse de votre cœur ? » Et la jeune femme, en disant ces mots, pressait doucement les mains de Sigebert dans les siennes ou les portait quelquefois à ses lèvres avec un mélange de tendre respect et de reconnaissance passionnée.

Si peu accoutumé à ces douces paroles, le chevalier ne pouvait se lasser de les entendre, et savourait avec délices un bonheur tout nouveau pour lui; mais le souvenir de son vœu ne le quittait pas, et, bien qu'il éprouvât une grande peine en songeant qu'il fallait se séparer d'Ida, il ne balançait point. La belle châtelaine ignorait encore cette preuve d'amour de son mari, qui ne voulut lui en parler que quand sa santé, complètement rétablie,

n'eut rien à redouter d'une émotion trop vive.

Alors des larmes d'attendrissement et de repentir vinrent baigner les joues de la jeune femme. « C'est à genoux que je devrais vous remercier, Sigebert, dit-elle d'un accent profondément ému, mais je ne puis vous dire autre chose, sinon que cette existence que vous avez sauvée sera consacrée tout entière à votre bonheur, et, si vous le permettiez, mon désir le plus cher serait de vous accompagner. — Moi, vous exposer aux fatigues et aux périls d'un tel voyage, ô ma chère âme! avez-vous pu le penser? dit le comte. Non, mais si vous voulez faire quelque chose qui me soit bien agréable, préparez vous-même les habits de pèlerin qui vont remplacer mon armure; pendant tout le temps de mon absence, ils me rappelleront qu'il reste dans ces lieux quelqu'un dont je suis aimé. » Empressée de satisfaire au désir de son mari, la comtesse tailla et cousut de ses propres mains la robe de bure qu'il devait revêtir, et le jour du départ, elle prit soin de remplir elle-même la gourde du pèlerin du vin le plus vieux et le meilleur qu'il y eût au château. Au moment où le comte allait lui faire ses adieux, elle le conduisit devant l'image de la Vierge qui avait reçu son vœu, alla prendre son voile de mariée soigneusement renfermé dans une cassette d'ivoire, et l'offrit à Sigebert. « Que ce voile, béni au moment de notre union, ne vous quitte pas, lui dit-elle, et que sa blancheur sans tache soit l'emblème de la fidélité inviolable que je promets de vous garder. » Le comte prit le voile, le passa en travers sur sa poitrine à la façon d'une écharpe, remercia la comtesse, et, l'ayant embrassée, il partit.

Ida, restée seule, monta sur la plus haute tour du château; là, elle suivit du regard les pas de Sigebert jusqu'à ce que, perdu dans l'éloignement, il finit par se dérober tout à fait à sa vue. Alors les larmes de la comtesse coulèrent en abon-

dance, elle se représenta avec effroi les dangers de mille sortes que pouvait courir le voyageur bien-aimé; et les remords amers, les sombres pressentiments se réunissant en foule pour l'assaillir, elle demeura ensevelie dans une tristesse profonde.

Les premiers jours se passèrent ainsi sans qu'Ida s'occupât d'autre chose que de pleurer et prier Notre-Dame, la conjurant de veiller sur le pèlerin et de le ramener sain et sauf dans sa patrie. Puis, songeant qu'une femme, en l'absence de son mari, ne saurait mieux employer son temps qu'en le mettant à profit par le travail, elle commença à broder un manteau, présent magnifique, destiné à Sigebert, qu'elle voulait lui offrir à son retour. Chaque matin, pour abréger la journée et tromper l'ennui du veuvage, elle se donnait une longue tâche, puis, renfermée jusqu'au soir au milieu de ses femmes, elle se hâtait pour l'accomplir. Entre ses doigts légers, les riches couleurs de la laine moelleuse, de la soie éclatante, se mélangeaient en nuances délicates, et, filles de l'aiguille laborieuse, les plus belles fleurs des prés, des jardins et des bois semblaient naître sous son regard, assemblées en merveilleuses guirlandes. Cependant on la voyait quelquefois quitter vivement son travail et courir empressée aux portes du manoir; c'était quand le son du cor se faisait entendre au bas des tours et qu'un voyageur demandait à être reçu; la comtesse allait elle-même à la rencontre de l'étranger, s'efforçant, par un gracieux accueil, de lui faire oublier qu'il allait dormir loin du toit de ses pères, loin des lieux où une famille chérie comptait impatiemment les jours de son absence. Si c'était un chevalier, les pages et les damoiselles délaçaient à l'envi son armure et le débarrassaient de son haubert et de ses gantelets, tandis que les écuyers donnaient leurs soins au coursier que venait de fatiguer une longue route. Pendant qu'une litière abondante était préparée pour le

noble animal, on offrait à son maître le bain rafraîchissant dans une eau tiède et parfumée; puis on le conduisait à la table dressée en toute hâte pour le festin. Là, quand sa faim était apaisée, et que, buvant à longs traits, il avait vidé plusieurs fois la coupe de l'hospitalité, cette coupe aux larges flancs, où la main attentive de la jeune châtelaine versait les flots pourpres du vin joyeux, on le pria de faire le récit de ses longs voyages et de dépeindre les contrées nombreuses qu'il avait parcourues. A ses discours Ida prêtait d'abord une oreille avide, espérant que peut-être un hasard bienheureux lui enverrait ainsi des nouvelles de Sigebert; mais bientôt, perdant une espérance qui ne se réalisait pas, elle laissait tomber sur son sein sa jolie tête attristée, et demeurait toute pensive; puis, quand s'éloignait le voyageur reconnaissant, elle demandait à Dieu dans son cœur, qu'on rendît à son mari, sur la terre lointaine, l'accueil qu'elle venait de faire à l'étranger.

Trois chevaliers voisins revenant de Palestine emportaient un doux souvenir de la châtelaine de Chréanges, et allaient répétant de castel en castel l'éloge de ses vertus et de ses charmes.

Or, dans un manoir au fond de la Lorraine vivait alors un seigneur très-riche et très-puissant, le comte Ulric, homme d'un naturel féroce et passionné. Ayant plusieurs fois entendu vanter à ses hôtes la comtesse de Chréanges, il lui vint la fantaisie de s'assurer si tout le bien qu'on disait d'elle n'était point exagéré. Laisant donc son château à la garde d'un de ses frères, il partit, montant un cheval emporté comme son maître, et qui n'obéissait qu'à lui seul. Il prit sa route à travers champs, passant dans les terres ensemencées, sans prendre souci des pauvres laboureurs, et traversant les grands bois pendant la nuit, au risque d'y être égaré par les lutins et les méchants follets, ou étranglé par les loups-garous. Sa témérité excessive se trouva en quelque sorte

justifiée; car il arriva sain et sauf jusqu'au château de la comtesse, où une hospitalité splendide lui fut accordée. Le comte Ulric vit que les récits étaient sincères, et qu'Ida méritait les louanges qu'on faisait d'elle en tous lieux; mais bientôt, enflammé d'amour à l'aspect de sa beauté, il sentit que l'avoir vue ne lui suffisait pas, et le désir de l'épouser s'empara de son cœur; pour cela il projetait un crime; puis commençant par se montrer galant et courtois, quoique ce fût peu son habitude, il essaya de fleurir de compliments ses discours. Feignant de raconter son histoire, il dit qu'il revenait d'un tournoi donné par le roi de France, et qu'absent depuis longtemps, il lui tardait de rentrer dans son château; cependant, ajouta-t-il, je crains que mon impatience ne me soit funeste; car je souffre beaucoup d'une blessure reçue à ce tournoi, et il serait peut-être indispensable que je prisse quelques jours de repos avant de continuer mon voyage. « Sire chevalier, répondit Ida, vous êtes mon hôte, et je ne souffrirai pas que vous quittiez malade une demeure qu'au nom de mon mari, le noble Sigebert, je mets à votre disposition. Vous pouvez rester ici le temps nécessaire pour votre guérison, et disposer de tout ce qui pourra vous y être agréable, selon votre loisir. »

Cette offre servait trop bien les projets d'Ulric pour qu'il ne s'empressât point de l'accepter. Il envoya seulement un varlet porter de ses nouvelles à son château, et ayant chargé cet homme d'un message pour son frère, il attendit patiemment le résultat de ses desseins. Huit jours s'étaient écoulés sans qu'on eût rien appris de nouveau, lorsqu'un soir un religieux de haute taille, portant une longue barbe, se présenta à la porte du manoir et demanda la comtesse. Ida s'empressa de l'aller recevoir; « Que mon arrivée ne vous rende pas joyeuse, lui dit-il, et que nulle fête ne m'accueille; je suis un messenger de malheur, et la nouvelle que j'apporte est funeste. — Quelle est donc cette nou-

velle ? demanda la comtesse, tremblante et pâlisant d'effroi. Avez-vous vu Sigebert ? Ah ! de grâce, ne me faites pas attendre ; dites-moi quel est le sort de mon époux ? — Pèlerin comme lui , j'ai rencontré Sigebert dans les plaines de Judée, reprit le moine ; c'est là, qu'atteint d'une fièvre mortelle, il m'a chargé de vous porter ses adieux, et de vous dire que, libre désormais, vous n'avez plus d'époux que dans le ciel. » A ces paroles, un cri déchirant se fit entendre, et la malheureuse femme tomba sans connaissance entre les bras des suivantes qui l'entouraient. Revenue à elle, son désespoir fut extrême, non qu'il éclatât en gémissements et en sanglots ; mais renfermé dans le fond de son âme, il n'en était que plus profond et plus terrible. S'étant revêtue de longs habits de deuil, elle passait les journées en silence et les nuits en prières. Les roses de son teint pâlissaient, effacées sous les larmes, et sa beauté, si brillante naguère, avait perdu tout son éclat. Mais sa douleur avait un charme indéfinissable de mélancolie, qui la rendait cent fois plus belle et plus touchante encore. Entraîné par sa passion, Ulric osa bientôt lui en faire l'aveu, et lui demanda de consentir à l'épouser. Surprise et blessée d'une proposition si inconvenante dans un pareil moment, Ida lui répondit que puisqu'elle avait eu le malheur de perdre un mari qu'elle aimait, elle voulait le pleurer toujours. L'ayant pressée de nouveau sans en obtenir davantage, il en vint jusqu'à la menacer de la contraindre. Ida releva fièrement la tête, et de l'accent déterminé naturel à son caractère, elle prit le ciel à témoin, et attesta l'ombre adorée de Sigebert que loin de regarder sa première union comme brisée, elle jurait d'y rester fidèle jusqu'à la mort. Le comte Ulric se retira alors la rage dans le cœur, se promettant bien de triompher de cette résistance. Étant retourné dans son château, il assembla ses hommes d'armes, munis de haches, de flèches, de massues et

de lances ; les ayant comptés au nombre de huit cents, il en laissa une partie sous les ordres de son frère, et avec le reste il vint assiéger la demeure qui, naguère, l'avait reçu loyalement sous son toit. Comme il approchait de Chréanges, il envoya un héraut d'armes à la comtesse, pour lui demander encore une fois si elle voulait devenir la femme d'Ulric. Sur son refus, il lui annonça que les troupes de son maître environnaient la montagne, et que la guerre lui était déclarée.

« Il n'est pas digne d'un chevalier d'attaquer injustement qui ne l'offense point, répondit Ida ; et lâche est celui qui tourne ses armes contre la veuve sans défense. Cependant je soutiendrai le siège : mes murailles sont fortes, mes tours élevées, et j'ai la confiance que Dieu me viendra en aide. »

Prise ainsi traîtreusement, la comtesse ne put rassembler ses vassaux et munir son château d'une garnison redoutable ; heureusement, grâce à la manière dont il était fortifié, ce qui s'y trouvait alors d'hommes d'armes pouvait suffire à le défendre contre les attaques les plus hardies ; mais Ulric comptait sur un puissant auxiliaire : il savait que n'ayant pas eu le temps d'approvisionner le château pour un siège, les vivres y manqueraient bientôt, et que la famine lui en ouvrirait les portes.

Ida ne se dissimulait pas non plus les dangers de sa position. Elle eût fait volontiers le sacrifice de sa vie et se fût résignée à périr, plutôt que de se soumettre au vainqueur ; mais elle n'était point seule, et le sort de tant de personnes qui l'entouraient lui causait de vives inquiétudes. Une seule chance de salut lui restait encore ; c'était d'être secourue par son père... mais comment l'instruire de sa situation ? Il se trouvait alors à plus de vingt lieues de là, et toute communication avec le dehors était impossible ! Ayant réfléchi, en priant la sainte Vierge de la secourir, elle prit une feuille de parchemin et y écrivit tout ce qui lui était arrivé, conjurant la personne qui

lirait cet écrit de le porter au sire de Raville. Ce billet étant terminé, elle appela Pierre Arnault, le plus adroit des archers de Siebert. « Donne-moi une flèche, lui dit-elle, que j'y attache ce parchemin; et maintenant viens, montons sur la plate-forme de la tour du nord. Vois-tu la croix du chemin, ombragée de trois ormeaux, par delà les tentes où s'abritent les soldats d'Ulric? Tâche de viser si juste et de lancer ta flèche si bien, qu'elle atteigne un de ces arbres... peut-être tombera-t-elle entre les mains de nos ennemis; mais chaque jour nous en lancerons une semblable, jusqu'à ce qu'elle soit recueillie par quelque âme charitable qui la remette à sa destination. »

Pendant quinze jours entiers une flèche fut lancée tous les matins, et le secours désiré si ardemment n'arrivait pas. Cependant tous les vivres avaient été consommés; les dernières rations, mesurées par Ida elle-même avec une douloureuse parcimonie, ne suffisaient plus à soutenir les forces des pauvres assiégés, dont les figures pâles et languissantes erraient comme autant de fantômes autour de la comtesse, et la regardaient avec des yeux suppliants. Ida demandait à Dieu de la faire mourir; mais voyant qu'il n'exauçait point sa prière, elle finit par se décider à se jeter du haut de la tour la plus élevée de son château, et donna l'ordre de quitter les armes et d'abaisser le pont-levis. Comme ce commandement allait être exécuté, une sentinelle placée au haut de cette tour poussa un cri de joie; elle avait vu luire au loin l'acier brillant des armures, et parmi des flots de poussière un bataillon rapide s'avancait dans la plaine. A cette vue, l'espoir ranima les hommes épuisés; ils oublièrent ce qu'ils avaient souffert, et ne s'occupèrent plus que du combat qui allait s'engager pour leur délivrance. A la tête de cette petite armée Ida reconnut son père; il tenait à la main une des flèches qu'elle avait fait lancer sur les arbres qui abritaient la croix. Attaquées vigoureu-

sement, les troupes d'Ulric ne se défendirent pas moins bien; d'ailleurs égales en nombre à celles du sire de Raville, elles avaient de plus l'avantage de la position. Mille alternatives de crainte et d'espérance rassurent ou font pâlir les assiégés, selon que les chances de la victoire semblent favoriser leurs défenseurs, ou se déclarer pour leurs ennemis. Mais, ô malheur! le comte Ulric cherche le baron de Raville au milieu de la mêlée; en vain l'intrépide vieillard a fait sa vie entière un long exercice des combats; plus jeune, plus agile et non moins courageux, son adversaire l'emporte; l'épée d'Ulric s'est frayé un chemin vers la poitrine du guerrier; elle s'y enfonce, il chancelle; sa blessure est profonde. Ida, éperdue, voit le sang de son père s'épancher à longs flots; privées de leur chef, ses troupes, dont les rangs sont brisés, vont demander leur salut à la fuite, et s'éloignent en désordre... Aussitôt trois chevaliers apparaissent, montés sur des coursiers fougueux; leurs casques sont ombragés de panaches aux couleurs éclatantes. Ida les reconnaît: ce sont ses hôtes. Les flèches leur ont été remises; ils les portent à leurs casques. Leur attitude est fière, leur voix tonnante retentit au loin comme la foudre; ils rallient en un instant les soldats dispersés, et marchant à leur tête, se présentent menaçants au vainqueur, résolu à mourir s'il le faut pour la défense de la châtelaine.

Le combat recommence avec une nouvelle fureur; les forces d'Ulric semblent s'accroître encore par les fatigues. Au milieu des dangers il se dresse de toute la hauteur de sa taille gigantesque. Ida, muette, immobile, dont tant d'émotions semblent avoir anéanti l'existence, reste les yeux machinalement attachés sur les combattants, et n'ayant presque plus la conscience de ce qui se passe autour d'elle. Deux de ses nouveaux défenseurs sont blessés grièvement; le troisième tient encore tête à l'ennemi; mais s'il succombe c'en est fait de

la cause de la comtesse ; et pourtant elle n'a pas une parole, pas un geste, pour l'encourager... Tout à coup un cri soudain lui échappe ; elle se lève, éperdue, et l'œil fixe, les bras tendus, montrant d'un doigt tremblant l'objet inattendu qui frappe ainsi ses regards. C'est lui ! c'est Sigebert ; il porte encore la robe de bure et le bâton du pèlerin ; l'écharpe blanche, présent d'Ida, flotte autour de sa taille majestueuse, et sa tête, couronnée d'une longue chevelure, se lève avec fierté. Il s'avance, il parle, et de sa voix éloquente domine le tumulte du combat. « Soldats ! et vous, braves chevaliers ! posez vos armes, dit-il, et que le sang des hommes ne coule plus. Je suis le comte de Chréanges ; c'est à moi de défendre mon château. Que l'audacieux qui veut s'en emparer se présente ; je l'appelle et le défie en combat singulier. Le jugement de Dieu, dont je requiers la justice, prononcera entre nous. » Disant ces mots, il emprunte les armes d'un guerrier et commence à s'en revêtir.

Troublé par cette apparition, Ulric, qui avait fait annoncer faussement à la comtesse la mort de son époux, sentit ses forces l'abandonner, et tomba presque sans résistance sous les coups vengeurs de Sigebert. Les portes du château, ouvertes avec des cris de joie, reçurent le sire de Raville, dont la blessure n'était pas mortelle, et les bons chevaliers défenseurs d'Ida, qui pansa elle-même leurs plaies de ses mains reconnaissantes.

Dire le bonheur des deux époux serait chose impossible, et que je n'essayerai pas ; seulement la chronique rapporte que « oncques n'y eut en ces temps dans le pays de Lorraine, ni en aucun autre, femme plus fidèle, plus soumise et plus tendrement énamourée de monseigneur son mari, que Ida, seigneuresse de Raville et comtesse de Chréanges. »

M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ.

Mina et Ophélie.

Dans une chambre élégamment meublée, deux jeunes filles étaient assises l'une près de l'autre ; elles paraissaient du même âge ; l'une, Ophélie, fille de la comtesse de Renneville, était belle, mais sa beauté n'inspirait pas la joie ; les longues boucles de sa chevelure blonde encadraient son visage ovale, pâle comme une rose blanche ; une teinte de carmin glissait parfois sur le haut de ses joues et ses doux yeux bleus avaient l'éclat de la santé ; mais c'était un éclat trompeur, car cette jeune fille paraissait souffrante. L'autre, brune et fraîche, avait ses bruns cheveux lissés en bandeaux sur son front ; ses yeux noirs brillaient à travers ses cils longs et soyeux ; sa taille était forte, mais l'embonpoint de la jeunesse et de la santé ne lui ôtait rien de sa grâce ; c'était Mina, fille d'un riche fermier, la sœur de lait de mademoiselle de Renneville.

« Ne veux-tu pas sortir aujourd'hui, ma chère Ophélie ? lui dit Mina d'une voix caressante ; ta mère reçoit des visites, elle nous abandonne sa voiture. Je te couvrirai bien, et la promenade te distraira des sombres idées qui t'obsèdent.

— C'est que je pense que je ne reverrai plus nos belles campagnes de la Touraine, reprit tristement Ophélie ; je pense que je vais mourir....

— Tais-toi, tais-toi.... dit Mina la serrant dans ses bras ; peux-tu donc m'affliger ainsi ?

— Oui, tu as raison ; je suis ingrate de te faire de la peine, toi qui m'aimes tant ! Mais je te le rends bien, va ! car enfin, c'est pour moi qu'à la mort de ma bonne nourrice tu as quitté tes frère et sœur, ta famille....

— Ne sais-tu pas que madame la comtesse est pour moi comme une mère, et

que tu es pour moi la plus tendre des sœurs ? D'ailleurs, n'avons-nous pas vécu du même lait ? ma mère aussi a été ta mère ; depuis nous ne nous sommes jamais quittées ; madame la comtesse m'a fait partager tes jeux, tes études... Je lui dois tout ce que je sais.

— Et ma mère te doit sa fille, car sans les soins de ma bonne nourrice, sans ton amitié... je ne serais plus... Voyons, fais de moi ce que tu voudras ; je suis prête à sortir. »

La comtesse de Renneville avait quitté depuis peu la Touraine, pour venir à Paris consulter les plus savants médecins sur la santé de sa fille. Ne voulant pas effrayer son enfant, la pauvre mère avait chargé Mina, sans lui en dire les motifs, de décider Ophélie à faire une promenade au bois de Boulogne. Trois médecins étaient réunis dans le salon au moment où la jeune fille vint dire adieu à sa mère. Un quart d'heure leur suffit pour juger de l'état de la malade, et, dès qu'elle fut partie, ils décidèrent que madame de Renneville irait passer l'hiver en Italie.

Parmi les passagers à bord du bateau à vapeur se trouvait le baron Albert de Savigny ; c'était un homme d'un extérieur agréable, d'un ton parfait. Plus d'une mère le souhaitait en secret pour époux à sa fille, et l'on attendait avec impatience qu'il fit un choix parmi les jeunes personnes les plus belles et les mieux élevées ; cependant il ne pouvait se décider ; aucune femme ne lui avait encore inspiré le désir de l'avoir pour compagne ; l'esprit, la beauté, la fortune ne lui suffisaient pas, il voulait plus que cela... un bon cœur !

M. de Savigny était beaucoup connu de madame de Renneville ; le but de leur voyage se trouvant le même, il offrit ses soins à la comtesse, et leur liaison devint alors plus intime. En voyant Mina si généreuse, si dévouée, il s'était dit : Heureux, celui qu'elle aimera !

M. de Savigny ne songea plus qu'à plaire

à la simple jeune fille ; et pour lui plaire il commença par rendre les soins les plus attentifs à mademoiselle de Renneville ; c'était le moyen le plus sûr de réussir. En effet, Mina ne pouvait manquer d'être reconnaissante envers ce jeune homme spirituel, recherché, qui abandonnait une société nombreuse pour soigner ou distraire une pauvre malade.

Arrivé à Naples, M. de Savigny fit en sorte d'être logé dans le même hôtel que la comtesse, et continua ses attentions aux deux jeunes filles. Le matin, il leur apportait les fleurs les plus belles ; dans la journée, il les accompagnait aux promenades ; le soir, il faisait venir sous leurs fenêtres les plus excellents chanteurs. La petite société, réunie sur le balcon, respirait l'air tiède des belles nuits de l'Italie ; alors la comtesse parlait poésie ; le baron récitait les beaux vers de Victor Hugo, de Lamartine... Mina écoutait avec une vive émotion, et Ophélie pleurait doucement...

Depuis son séjour à Naples, la malade semblait renaître, la fièvre avait insensiblement diminué, sa poitrine était moins oppressée, ses forces semblaient revenir... Cependant elle tombait quelquefois dans de profondes rêveries, dont sa sœur de lait devint inquiète, et comme les deux jeunes filles se trouvaient seules un soir, Mina, à force de caresses et de tendres paroles, décida Ophélie à lui dire le sujet de sa tristesse.

« Hélas ! répondit-elle, oserai-je te l'avouer, chère Mina ! je suis une ingrate envers ma mère, envers toi ; vous deux, vous n'aimez que moi, et je crois que j'aime le baron de Savigny. Il me témoigne tant d'intérêt ! pour notre société, il renonce à tous les plaisirs de son rang, de son âge...

— C'est qu'il t'aime, sans doute ; tu es si bonne, si aimable, si instruite... Sa fortune, sa position sociale... ce serait un mariage... très-convenable... très-heureux !... Et moi qui n'y ai jamais songé !... c'était cependant bien naturel !... » Et pour la première

fois, Mina éprouva comme un sentiment d'envie en pensant à la différence qui existait entre sa position et celle de sa sœur de lait.

« Mais si cet intérêt n'était que de la pitié, reprit Ophélie les larmes aux yeux... je crois que j'en mourrais.

— Rassure-toi! M. Albert t'aime, va, j'en suis sûre... Il te voit tous les jours, il peut apprécier ton esprit et ton cœur... rassure-toi, il t'aime. »

Puis ayant embrassé Ophélie, elle la coucha, la borda dans son lit et la laissa reposer plus tranquille.

Mina venait de se découvrir un grand chagrin!... elle aussi, elle eût aimé le baron, si elle en eût été aimée... Elle pensa au bonheur de son amie et s'endormit à moitié consolée!

Le lendemain, elle s'était levée de bonne heure, et arrosait des fleurs sur une terrasse, lorsque le baron de Savigny entra. « Mademoiselle, lui dit-il non sans quelque trouble, j'ai à vous parler de choses qui m'intéressent vivement

Se rappelant la confiance d'Ophélie, et croyant qu'elle allait en recevoir une pareille : « Je vous écoute, monsieur, répondit Mina.

— Je vois, continua le baron, que vous n'avez aucune idée de ce que je vais vous dire. Peut-être ai-je conçu de vaines espérances...

— Oh! parlez! je vous en prie... tout ce qui vous touche m'intéresse beaucoup. »

Le baron hésita quelques instants.

« Je vous aime, mademoiselle, dit-il enfin, et désirerais obtenir la permission de vous demander à votre famille.

— Vous m'aimez! s'écria Mina en pâissant. Mon Dieu! ne le dites à personne! si l'on pouvait seulement le soupçonner, vous me rendriez à jamais malheureuse.

— Si vous ne m'accordez pas votre affection, répondit avec étonnement M. de Savigny, au moins, mademoiselle, vous ne me refusez pas votre estime... D'où vient

cette terreur... je ne comprends pas... expliquez-vous.

— Monsieur le baron, répondit Mina vivement émue, je suis très-touchée... très-honorée de votre proposition... mais... je sens que je dois tout vous dire... cependant je ne sais par où commencer. » Après un moment de silence, elle reprit d'une voix basse : « Vous savez combien j'aime mademoiselle Ophélie; combien sa santé, son bonheur me sont chers... je l'aime d'amitié, de reconnaissance... elle a tant fait pour moi! elle me traite comme sa sœur... et je ne suis que la fille d'un fermier de madame la comtesse...

— Je le savais. Achevez, de grâce!

— Eh bien, monsieur, reprit la jeune fille toute tremblante, Ophélie croit que vous l'aimez, et cette idée la rend heureuse. Hélas! je n'ai su cela qu'hier!... Vous voyez, monsieur, que vous ne devez plus penser à moi; et que c'est elle qu'il vous faut aimer... Pourquoi ne l'aimeriez-vous pas? elle est si belle, si intéressante, si bonne!

— C'est vous que j'aime, reprit gravement le baron; et tout ce que vous me dites redouble mon admiration pour vous. Je suis reconnaissant des sentiments que daigne m'accorder mademoiselle Ophélie, je voudrais l'aimer... mais c'est vous que j'aime.

— Eh bien! vous serez la cause du malheur de toute ma vie, tandis que je vous bénirais; car vous pourriez me rendre ma sœur, la sauver, j'en suis sûre, quelque chose me le dit au fond du cœur... tandis que je ne vous aime pas, moi, monsieur, et je vous aimerais, que je n'accepterais jamais votre main. »

Le baron regardait Mina, devenue encore plus belle, animée par de si nobles sentiments. Après un moment de silence pendant lequel toutes ses espérances paraissaient se détruire l'une après l'autre : « Mina, dit-il en lui tendant la main, puisque mon amour n'est point partagé par vous, je partirai, je ne vous verrai plus!

— Partir! s'écria-t-elle; ô mon Dieu! mais ne vous ai-je pas dit qu'elle vous aime? Vous savez son état de souffrance; votre présence, vos soins, semblent lui rendre la vie, et vous l'abandonneriez sans pitié!

— Que voulez-vous donc que je fasse?

— Ce que je veux? je veux que vous restiez, que vous aimiez Ophélie. Oh! je vous en prierai à genoux s'il le faut.

— Mina, dit le baron avec une émotion toujours croissante, ne comprenez-vous pas que si Ophélie échappait au mal qui l'accable, il me faudrait lui offrir un cœur rempli d'une autre et lui consacrer mon existence?

— Eh quoi! reprit-elle avec exaltation, vous redoutez de vous unir à un être que vous auriez sauvé! Vous refusez la félicité de contempler à toute heure le front que vous auriez illuminé de joie, le sourire que vous auriez arraché au tombeau... je vous avais jugé plus généreux!

— Songez que dans le même moment je perds tout espoir d'être à vous en apprenant que je suis nécessaire à une autre. Cependant je ne serai pas indigne de vous, Mina... laissez à mon cœur le temps de se calmer... Que puis-je vous dire de plus?

— Oh! rien! rien! Adieu, monsieur; plus un mot, de grâce, sur ce qui vient de se passer entre nous. »

Et Mina s'éloigna promptement.

Le baron revint chez la comtesse de Renneville, à l'heure accoutumée. Les deux jeunes filles étaient occupées à de légers et gracieux travaux de femme; M. de Savigny les contempla un moment en silence: « L'une n'a pour moi que de l'indifférence, se dit-il, et l'autre est heureuse de mes soins; d'un mot je pourrais briser cette frêle existence... oh! ce mot cruel ne s'échappera pas de mes lèvres. Trompons cette jeune fille... qu'elle se croie aimée!... qu'elle vive! »

Comme il était occupé de ces pensées, Mina leva les yeux sur lui avec une expression de prière à laquelle il répondit

par un regard de résignation. Alors, avec un céleste sourire, elle se pencha vers Ophélie, et lui dit deux mots tout bas.

Un éclair de joie, une rougeur modeste glissèrent sur les traits de la jeune malade, qui, regardant le baron avec candeur, lui tendit gracieusement sa petite main blanche qu'il approcha respectueusement de ses lèvres. « Mademoiselle, lui dit-il d'un air grave et attendri, me permettez-vous de parler de mes espérances à madame votre mère?

— Je ne vous le cache pas, répondit Ophélie, je croyais que notre mariage ne serait pas pour ce monde, et que j'irais vous attendre au ciel... mais depuis que je me suis dit cela, ajouta-t-elle en souriant, il me semble que je me sens revenir à la vie... je le voudrais bien!... pour ma pauvre mère, pour Mina... pour vous... car j'aime trop maintenant ici-bas pour que Dieu me rappelle à lui...

— Chassez ces idées qui nous affligent tous, reprit le baron avec douceur... laissez-vous vivre... Je suis assuré que Mina posera sur vos blonds cheveux la couronne de fleurs d'oranger. »

Ophélie le regarda avec anxiété, mais il avait l'air si persuadé de ce qu'il disait qu'elle s'écria :

« Je vivrais donc! Ah! c'est la première fois que cette pensée me fait tressaillir.

— Vous vivrez, lui dit le baron ému par cette confiance: Dieu ne vous enlèvera pas à ceux qui vous aiment, » ajouta-t-il en regardant Mina qui pleurait en silence.

Depuis ce jour, la joie ranima cette existence prête à s'éteindre; la jeunesse, le climat, les soins attentifs d'une mère, d'une amie, achevèrent le miracle... Ophélie reprenait de jour en jour, d'heure en heure, la fraîcheur des jeunes filles de son âge; cependant, sous les roses de son teint, elle conservait une sorte de grâce rêveuse comme un souvenir des voyages que durant ses longues souffrances son âme avait faits au ciel.

Le printemps suivant, M^{me} la comtesse de Renneville revint en Touraine, ramenant sa fille pleine de joie et de santé. Ophélie allait s'unir à celui qu'elle aimait. Elle ne quitterait pas sa mère, c'était convenu entre elle et le baron; elle avait exigé que Mina ne la quitterait pas non plus... Albert à cela n'avait rien répondu, mais Mina n'avait pas été consultée.

Depuis le retour d'Italie, elle était devenue plus grave; elle allait prier de longues heures, seule, à l'église; le jour du mariage de sa sœur de lait, elle fut une des filles d'honneur et attacha la couronne de fleurs d'oranger sur la tête de l'heureuse épousée... Puis après avoir rempli ce dernier devoir d'amie, elle voulut aller remplir pour toujours celui de fille auprès de son vieux père.

Vainement de jeunes hommes charmés

de l'esprit, de la beauté, des vertus de Mina, voulurent-ils l'épouser; elle les refusa tous. Peut-être avait-elle quelque amour secret au fond du cœur... Vous l'avez sans doute deviné, vous, mesdemoiselles... mais personne ne l'a jamais su...

Lorsque les beaux jours ramenaient en Touraine la comtesse, le baron de Savigny, sa femme et leur jeune famille, de nouveaux liens, de nouveaux devoirs absorbaient Ophélie; elle n'allait plus voir sa sœur de lait; de son côté, Mina ne venait plus au château; mais lorsqu'elle rencontrait les enfants d'Ophélie, elle les baisait au front, les pressait sur son cœur; puis, assise sur un tertre, elle se plaisait à leur tresser des couronnes de bleuets, et de ses doux et tristes regards, elle suivait leurs jeux dans les bois ou à travers la plaine...

LOUISE BALLY.

Hymne à l'Éternel.

Pour célébrer, Seigneur, ta gloire et ta puissance,
Tout s'agite dans l'univers,

La brise aux doux parfums vers ton trône s'élançe,
Mêlant sa voix aux voix des mers;
L'oiseau gazouille un chant de grâce,
Le torrent mugit dans l'espace,

L'abîme fait parler ses sauvages accents,
La terre frémit, le ciel tonne,
Et la rose, de sa couronne
Exhale un frais et pur encens.

Quand tout incessamment au sein de la nature
Chante le roi de l'univers,

L'homme seul, ô mon Dieu, n'a-t-il pas un murmure
A joindre à ces pieux concerts ?

Quel souffle a donc brisé sa lyre,
Et refoulé ce saint délire
Qui l'élevait parfois jusques au Créateur ?
Est-ce la froide indifférence,
Ou le malheur, ou la souffrance,
Qui dessèchent ainsi son cœur ?

Frappe, frappe, ô mon Dieu, ta justice l'ordonne,
Ce peuple rebelle à tes lois,
Qui, malgré tes bienfaits, ton amour, t'abandonne,
Et se montre sourd à ta voix.
Qu'ai-je dit ? suspends ta vengeance !
Déjà le remords suit l'offense ;
Pour fléchir ton courroux accorde-nous un jour !
Oui, Seigneur, retiens ton tonnerre,
Et sur les enfants de la terre
Jette encore un regard d'amour !

JOSÉPHINE MALLET.

Revue des Théâtres.

Il ne s'est pas donné ce mois-ci, mesdemoiselles, de pièces que je puisse vous raconter ; je vais profiter de cette circonstance pour vous faire connaître un des chefs-d'œuvre du théâtre anglais.

Macbeth (1), tragédie en cinq actes de Shakspeare (2), traduite en vers français, par M. Emile Deschamps.

La scène se passe en 1034.

Une vaste plaine de bruyères, en Ecosse ; — au fond, des montagnes ; — on entend le tumulte d'un champ de bataille ; — la foudre gronde ; — à la lueur des éclairs trois sorcières apparaissent.

La 1re. « Quand nous réunirons-nous ? »

La 2e. — Quand sera la bataille ou gagnée ou perdue.

La 3e. — Avant que de ces monts la nuit soit descendue. »

(1) Prononcez Machess.

(2) Prononcez Chekspir.

On entend un miaulement, un croassement : ce sont les animaux familiers des sorcières qui les appellent... elles disparaissent.

Entrent Duncan, roid'Ecosse, et ses deux jeunes fils. Le thane de Cawdor (1) s'est révolté et s'est ligué avec les Norvégiens ; le roi, à qui l'âge interdit les armes, vient pour assister au combat. Un officier blessé passe, lui raconte les hauts faits de Macbeth et de Banquo ses généraux ; mais sa blessure s'ouvre, il va se faire panser. Arrive Lenox, capitaine des gardes du roi, et Macduff, le vieux thane de Fife (2), qui achève le récit de l'officier. « Nos soldats fléchissaient, dit-il ; Macbeth accourt, provoque le chef ennemi, le tue, et le roi de Norvège vous demande la paix. Craignant quelque trahison, nous ne lui avons permis d'enterrer ses morts qu'après qu'il a eu déposé douze mille dollars qui sont sous notre garde. Le roi répond :

(1) Prononcez *ssaine de Caudor*. Thane est un titre qui équivaut à celui de baron.

(2) Prononcez Faïfe.

Le thane de Cawdor, et ce soin vous regarde,
Doit payer de sa mort son acte déloyal ;
Tous deux portez-en l'ordre avec mon sceau royal
Et transmettez son titre à Macbeth.

Tous s'éloignent. Le tonnerre gronde ; les
trois sorcières reviennent, chacune d'un
côté différent. Elles maudissent ce qui est
bien, vantent ce qui est mal, et se deman-
dent mutuellement appui pour accomplir
leurs vengeances contre le genre humain.
On entend le bruit du tambour. Elles at-
tendent Macbeth et se mettent à danser en
rond en disant :

Les trois fatales sœurs vont la main dans la main,
Par la terre et les mers et jamais ne séjournent,
Elles tournent, les mains dans les mains, elles tournent.

La 1^{re}. « Trois fois pour toi.

La 2^e. — Trois fois pour toi.

La 3^e. — Trois fois encore. »

Toutes. « Afin de compléter le nombre neuf.

La 1^{re}. — Le charme est accompli. Paix ! »

Macbeth et Banquo descendent des montagnes
avec leurs troupes et au son des fanfares. Ils
commandent une halte, et font mettre les lan-
ces en faisceau. Banquo apercevant les sorciè-
res, s'écrie :

... Mais quelles sont ces têtes décharnées,
Ces êtres monstrueux, vêtus bizarrement ?

On ne dirait jamais des enfants de la terre.

Existez-vous, ou non ?

A vous voir vous seriez des femmes, dirait-on,
Sans cette barbe épaisse à votre dur menton.

« Qui êtes-vous ? répondez ! dit à son
tour Macbeth.

« Parlez si vous pouvez, esprit, forme incertaine. »

La 1^{re}. « Salut, Macbeth !

La 2^e. — Salut, thane de Cawdor !

La 3^e. — Salut, Macbeth, salut ! un jour tu seras roi. »

Macbeth frémit. « Et moi ? » demande
Banquo.

La 1^{re}. « Salut, Banquo !

La 2^e. — Tu seras moins que Macbeth, mais plus grand.

La 3^e. — De toi naîtront des rois, et tu ne dois pas
l'être. »

Elles disparaissent.

Macduff et Lenox, capitaine des gardes
du roi, viennent au nom de sa majesté com-
plimenter Macbeth et le saluer thane de
Cawdor, en récompense de ses services.
« Voilà déjà le commencement de la pré-
diction, pense l'ambitieux ; mais le ti-

tre le plus grand manque encore !... Eh
bien, dit-il à Banquo, n'avez-vous pas l'es-
poir que vos fils seront rois ?

Cela,

répond Banquo,

Pourrait aussi vous faire espérer la couronne.

.....
Tout ce qui nous arrive est étrange et fatal.

Mais prenons garde.

Pour nous perdre souvent, les ministres du mal,
De quelques vérités nous présentent l'amorce.

Tandis que Banquo s'éloigne avec Mac-
duff, Macbeth reste absorbé dans ses rê-
ves d'ambition. « Je suis cousin du roi, dit-
il ; si le roi meurt, ses fils n'ayant pas l'âge
de régner, je serai roi par la loi même... »
Cependant l'idée d'un crime le révolte.
Tous partent pour Forlis.

Une salle dans le palais du roi à Forlis, capi-
tale de l'Écosse.

Duncan dit en recevant Macbeth :

..... O mon féal cousin.

Tes exploits ont marché si vite, qu'on doit craindre

Que ma reconnaissance ait peine à les atteindre.

Plût au ciel que ton nom fût moins grand en effet ;

Je pourrais mesurer le salaire au bienfait ;

Mais ton roi n'est qu'un homme, et je vois, plus j'y pense,

Ton mérite au-dessus de toute récompense.

..... — A votre majesté,

Appartient le tribut de mes devoirs... leur chaîne,

Si légère à porter qu'elle se sent à peine,

Nous lie à votre trône, à vos jours triomphants,

Comme des serviteurs soumis, et des enfants

Qui ne font ici-bas que ce qu'ils doivent faire,

En sacrifiant tout pour leur maître et leur père,

répond Macbeth se prosternant devant
Duncan, qui le relève, puis se tourne vers
Banquo, et lui dit : « Vous n'avez pas moins
de droits à ma reconnaissance. Je pars pour
Inverness (1), ajoutez-il ; vous tous vous
m'escortez. Je veux par ma présence dans
ton château, Macbeth, consacrer les ser-
vices que tu m'as rendus. » Macbeth part
devant, afin de prévenir sa femme de la vi-
site du roi.

Un appartement dans le château d'Inverness.

Lady (2) Macbeth lit une lettre que son

(1) Prononcez Innveurness.

(2) Prononcez lédy.

mari lui a écrite après la prédiction des sorcières. Cette lettre finit ainsi.

« Compagne de ma vie et de ma renommée,
..... Je n'ai pas cru devoir
Te priver de ta part d'allégresse et d'espoir,
En cachant à tes yeux nos grandes destinées,
Garde tout dans ton cœur. Adieu ! longues années !
— Tu seras, cher époux, tout ce qu'on t'a promis,
dit lady Macbeth,
.....
Mais l'audace chez toi manque à l'intention.
.....
..... Viens, que ma voix t'inspire,
La force de briser tout ce qui peut encor
T'empêcher de porter la main au cercle d'or. »

On annonce le roi. Elle reprend :

Accourez-tous ! esprits de meurtre et de ténèbres,
Qui soufflez dans les cœurs les actions funèbres ;
Venez, dépouillez-moi de mon sexe, venez !
.....
Oh ! venez dans mes seins changer le lait en fiel,
Et toi, nuit de l'enfer, cache-moi bien le ciel ! »

Macbeth arrive. « Gloire de ma vie !
s'écrie-t-elle avec explosion, je suis reine ! »
On entend les fanfares qui approchent et
annoncent l'arrivée du roi.

Au lieu de répondre aux transports de sa
femme, Macbeth pensif et troublé lui dit :

« Nous reprendrons cet entretien funeste.
— Montrez un front serein et laissez-moi le reste,

lui répond-elle.

L'entrée extérieure du château d'Inverness. Les
fanfares continuent. Le roi, ses jeunes fils et
sa cour arrivent. Lady Macbeth, entourée
de ses dames, sort du château tenant son fils
par la main.

« Nous serons cette nuit votre hôte, noble dame,

lui dit le bon roi.

— Que béni soit le jour où dans notre foyer,
Dieu, qui connaît nos cœurs, daigne vous envoyer. »

répond la perfide. *Tous entrent au châ-
teau.*

Un appartement dans le château d'Inverness. —
On entend de la musique dans l'éloignement ;
— des pages et des serviteurs passent au fond
du théâtre avec des plats et des flambeaux
pour la table du roi, qui soupe dans une
salle voisine.

Entre Macbeth préoccupé, et combat-
tant encore contre son ambition. « Si tout

finissait quand le crime est fini, se dit-il ;
mais non, c'est alors que le remords com-
mence ; et puis arrive la vengeance divine. »
On entend des toasts (1).

Et d'ailleurs, ce Duncan est juste entre les justes,
Il a toujours rempli ses fonctions augustes
Avec tant de bonté, pour ses peuples charmés,
Que ses vertus, ainsi que des anges armés,
Elevaient leurs voix d'airain contre mon crime,
Comme au jour où le ciel tonnera dans l'abîme...
Pour presser mon projet, je n'ai d'autre aiguillon
Que cette insatiable et folle ambition...
Serpent maudit, gonflé d'orgueil et de bassesse.

Lady Macbeth entre.

« Pourquoi quitter la salle ? dit-elle ; le
roi vous a demandé ; je vous ai dit souf-
frant. » *On entend de nouveaux toasts.*

« Nous n'avancerons pas plus loin dans ce projet,
dit Macbeth, car

Quel roi de tant d'honneurs combla-t-il un sujet ?
Il est là, sous ma garde, il rit, exempt de faute ;
Je suis né son parent, son vassal... c'est mon hôte,
Et c'est moi qui, la nuit, loin de frapper son sein,
Devrais fermer sa porte aux pas des assassins.

— Qui donc
s'écrie sa femme,

vous excitait à me rompre la tête
De ce projet... C'est vous qui l'osâtes former ;
Vous étiez homme alors... osez le consommer,
Vous serez plus qu'un homme, et serez presque un Dieu !
— Si nous manquons le coup...

— Le manquer ! Je suppose
Que vous riez...

Lady Macbeth ajoute qu'elle va exciter le
roi à boire, ainsi que ses deux chambel-
lans ; on tuera le roi dans son sommeil, et
on accusera de ce crime ses deux servi-
teurs.

— Me voilà décidé !
répond Macbeth ;

Avec un air joyeux songeons à reparaitre :
Un front perfide doit cacher les vœux d'un traître.

*Tous deux se rendent dans la salle du fes-
tin.*

Une cour intérieure du château d'Inverness. —
A gauche, le pavillon d'honneur, où le roi,
ainsi que ses chambellans, sont couchés, et
qui est contigu au principal corps-de-logis,
dans lequel sont les salons de réception et
les appartements de Macbeth. — Un mur et

(1) Prononcez tost.

une porte au fond. — Derrière et à droite, d'autres bâtiments où sont logés les fils du roi et les seigneurs de sa suite. — Il fait nuit.

Banquo et son fils sortent de la salle du festin ; un serviteur les précède portant un flambeau. Macbeth suivi d'un page sort aussi du château ; Banquo le félicite sur la gracieuse réception qu'il a faite au roi, qui, dans sa reconnaissance, a donné un riche diamant à lady Macbeth. « A propos, j'ai rêvé l'autre nuit aux trois sorcières, ajoute Banquo. — Je n'y pense plus, moi... répond faussement Macbeth. Bonne nuit ! » Banquo et son fils se rendent dans leur appartement. Macbeth donne l'ordre à son page d'aller dire à milady qu'elle sonne la cloche quand sa boisson de nuit sera prête, et de faire coucher ses gens. Le page obéit. On entend le tonnerre gronder dans le lointain. Resté seul, Macbeth est frappé d'une vision : il lui semble voir voltiger autour de lui comme un oiseau, un poignard qui lui présente sa poignée. « Ce n'est qu'une illusion d'une âme coupable, » se dit-il ; Allons !

Maintenant la nature avec son noir linceul,
Pour une des moitiés du monde semble morte.

Et le meurtre, averti par le loup vigilant,
Sentinelle affamée autour des bois hurlant,
Comme autrefois Tarquin allonge un pas nocturne,
Et vers son crime, au loin, s'avance, taciturne.

Tandis que je menace en parole, il respire... avançons ;
L'ardeur de l'action s'évapore en vains sons,
Tout est calme, muet, désert... terminons vite !

Lady Macbeth donne le signal convenu.

Oui, j'y vais. C'en est fait, et la cloche m'invite.
Ne l'entends point, Duncan ! car cette voix de fer
Est la voix qui t'appelle au ciel ou dans l'enfer !

Il entre dans le pavillon du roi. — Lady Macbeth sort du château.

« Il est à l'œuvre... oui, oui, les portes sont ouvertes.

— Qui va là ? » crie-t-il dans le pavillon.

— Macbeth ! » répond-elle tout bas.

Ah ! pourvu que sa voix n'ait éveillé personne !
S'ils vont ouvrir les yeux et que rien ne soit fait.

J'avais pourtant placé les poignards bien en vue

Et tout près de Duncan... S'il n'eût pas ressemblé
A mon père endormi... je l'aurais immolé. »

Macbeth revient tenant les poignards ; ses mains sont teintes de sang ; déjà le remords s'est emparé de son âme ; j'entends, dit-il, une voix qui me crie : « Il dormait!... tu ne dormiras plus. » — « Folie ! reprend lady Macbeth. Allez, reportez ces armes auprès des chambellans, couvrez de sang leurs bras. — Je n'irai point... j'ai peur ! — Donnez-moi ces poignards. Vous n'êtes pas un homme. » Elle entre dans le pavillon. *On frappe à la porte du fond.* Lady Macbeth revient les mains ensanglantées. *On frappe encore.* « Vois ! dit-elle à Macbeth, mes mains sont aussi rouges que les tiennes, mais je ne suis pas si pâle que toi. Viens ! un peu d'eau va nous purifier. » Tous deux rentrent vite dans le château. *On frappe une troisième fois.* Un domestique va ouvrir : c'est Macduff, à qui le roi a ordonné d'entrer chez lui de bon matin ; mais bientôt il en sort avec épouvante, criant : « Le roi est assassiné ! » Macbeth arrive en costume de nuit ; il joue l'étonnement, et suivi de Lenox, se rend auprès du roi. Pendant ce temps on sonne le tocsin ; lady Macbeth, feignant d'ignorer ce qui se passe, accourt en désordre ; les jeunes fils du roi accourent aussi. Les chambellans sont accusés du meurtre, et Macbeth revient, regrettant de les avoir tués, car ils méritaient, dit-il, un plus grand supplice. A ces mots lady Macbeth a l'air de s'évanouir ; Banquo ne sait que penser de ce qui se passe, et Macbeth part pour Forlis, afin, dit-il, d'approfondir ce crime et de veiller au salut de l'état. Tout le monde s'apprête à le suivre. Moncalm, l'aîné des fils du roi, dit à son frère :

... Nous marchons ici de piège en piège,
L'hospitalité même est vaine et sacrilège.
Loin, bien loin de l'Écosse allons porter nos pleurs...
Ou voir s'il est des rois pour venger nos malheurs.

Tous deux s'échappent sans être aperçus.

A Forlis. — Un appartement dans le palais.

On accuse les deux fils absents d'avoir

fait assassiner leur père. Macbeth est sur le trône; cependant son triomphe est troublé; Macduff ne veut pas le reconnaître pour roi. Un banquet est préparé pour fêter le nouveau règne. Macbeth et sa femme, la couronne en tête, arrivent entourés de dames et de seigneurs. La reine emmène les dames dans ses appartements; Banquo part pour une promenade à cheval avec son fils; ils doivent revenir à l'heure du festin. Macbeth, qui croit qu'il le soupçonne du meurtre du roi, et ne veut pas avoir perdu son âme pour que les fils de Banquo règnent un jour, fait venir deux assassins, et leur commande la mort de Banquo et de son fils.

La salle du festin. — Des tables magnifiquement dressées.

Les seigneurs de la cour sont arrivés; le roi désigne à chacun sa place; la reine choisit la plus élevée: la musique commence... Un des assassins paraît à une porte latérale; Macbeth s'approche de lui, tandis que lady Macbeth occupe ses convives, et il apprend que Banquo est mort, mais que son fils a échappé. L'assassin se retire. « Notre cher Banquo nous manque, » dit Macbeth. Il va pour se mettre à table, voit le spectre de Banquo assis à sa place, et recule épouvanté. Le spectre n'étant visible que pour Macbeth, ses paroles, son effroi paraissent étranges aux convives; lady Macbeth explique l'état de son mari en disant que c'est un mal qui date de son enfance. Le spectre disparaît, mais les toasts, mais la fête sont troublés, et les convives se retirent en priant pour le roi.

Une sombre caverne. — Au milieu bout une grande chaudière sur un brasier.

Les trois sorcières composent un charme magique; une musique infernale, entremêlée de coups de tonnerre, accompagne l'opération; quand elle est finie, on frappe, elles ouvrent: c'est Macbeth. « Que faites-vous? » leur dit-il; elles répondent: « Une œuvre sans nom. — Je viens vous consulter. — Veux-tu la réponse de nos maîtres

ou la nôtre? — Celle de vos maîtres. » Elles font une évocation. Le tonnerre éclate... Un enfant, un arbre à la main, s'élève de terre. « Tu ne seras vaincu que lorsque tu verras la forêt de Birnam marcher contre toi. » L'apparition disparaît. Le tonnerre éclate de nouveau... Un enfant ensanglanté descend de la voûte: « Sois cruel, méprise les hommes; nul être enfanté d'une femme ne peut te nuire. » L'apparition disparaît ainsi que la chaudière et les trois sorcières. Le tonnerre éclate une troisième fois. Huit fantômes de rois viennent défiler devant Macbeth... tous ressemblent à Banquo! L'apparition disparaît. Après avoir maudit les sorcières, Macbeth appelle ses gardes, apprend que Macduff soulève l'Angleterre pour rendre la couronne aux fils de Duncan. Afin de se venger, il court au château de Macduff.

En Angleterre. — Une salle dans un des châteaux du roi.

Le dernier des fils de Duncan a été assassiné, il ne reste que Malcolm. Lenox vient rejoindre son jeune maître et apprend au vieux Macduff que sa femme, ses fils, ses vassaux sont tombés sous les coups des soldats de Macbeth. L'on entend une musique guerrière; l'armée anglaise défile dans la campagne. Malcolm, Lenox et Macduff la suivent.

A Dunsinane (1), en Écosse, près de la frontière d'Angleterre. — Une salle dans le château fort. — Il fait nuit.

Une dame d'honneur de lady Macbeth l'ayant vue se lever toute endormie, aller écrire dans son oratoire, et revenir se coucher, toujours endormie, a mandé le médecin. La reine paraît un flambeau à la main, et, dans son somnambulisme, poussée par ses remords, elle fait le récit de la nuit de la mort du roi. « Qui eût cru, dit-elle, que ce vieillard aurait encore tant de sang dans

(1) Prononcez Dunnsinaine.

les veines ! » Elle regarde ses mains. « Jamais elles ne seront blanches. » Elle les flaire. « L'odeur du sang, toujours !... Et Banquo que tu as mis dans la tombe... Allons, Macbeth, ce qui est fait est fait ! » Elle s'en retourne toujours tenant son flambeau à la main. Le médecin, qui pendant qu'elle parlait a écrit ces affreuses révélations, dit à la dame d'honneur : « La reine a besoin d'un prêtre et non d'un médecin. Veillez à ce qu'elle meure au moins d'une mort naturelle. » La dame d'honneur retourne auprès de lady Macbeth ; le médecin s'éloigne. Le roi arrive furieux. Ses remords, la défection de ses thanes, la rébellion de ses soldats, les Anglais qui s'approchent, l'exaltent jusqu'à la démence ; il se rit de tout, fait pendre ceux qui refusent de lui obéir, et marche de crime en crime, comptant sur l'impunité que lui ont prédite les sorcières.

Dans la campagne, près la forêt de Birnam.

Arrivent Malcolm et les seigneurs fidèles à son parti, suivis par l'armée anglaise.

« Que tardons-nous ? dit Macduff ; aux sons de la trompe et du cor, par une attaque franche emportons le château. » Malcolm s'y oppose. Il ordonne que chaque soldat coupe une branche d'arbre dans la forêt, la tienne d'une main, s'en couvre en marchant, afin de cacher ainsi l'arrivée de l'armée et de surprendre Macbeth.

Une galerie du château de Dunsinane, avec des arcades ouvertes sur les glaciés.

Macbeth fait planter sa bannière sur les remparts ; il compte que la fièvre et la faim détruiront l'armée anglaise ; voilà pourquoi il ne fait pas de sortie pour l'attaquer. On entend des cris dans le château.

« Va voir ce que c'est, dit le roi à un de ses gardes. Autrefois, ajoute-t-il, j'aurais été effrayé... maintenant rien ne me fait peur. » Le garde revient lui annoncer que la reine est morte. « Elle aurait dû attendre, dit-il avec froideur, plus tard ; nous aurions pu la pleurer à loisir, mais,

La mort vient à son temps et ne prend point le nôtre !

Un officier entre tout effaré ; il a vu marcher la forêt de Birnam. « Tu mens ! lui dit le roi ; je vais te faire pendre. Aux armes ! s'écrie-t-il, marchons contre elle : les oracles ont toujours deux sens ; ce sera mettre celui-ci pour nous. D'ailleurs je suis las de la vie, et mon désir serait que l'univers criât et tombât en ruines. » Il sort précipitamment, suivi de ses gardes.

Devant la ville de Dunsinane. — On aperçoit le château et ses remparts couverts de soldats.

Malcolm arrive avec sa suite, il donne l'ordre aux soldats de se débarrasser de leurs branches d'arbres, à ses officiers d'attaquer le château. « J'y vais moi-même, ajoute-t-il ;

Vous ne me reverrez que roi d'Écosse, ou mort ! »

Macduff, resté avec quelques troupes, les mène au combat dans l'espoir de rencontrer Macbeth. « Si je ne peux le tuer de ma main, dit-il, ma femme et mes enfants m'obséderont toujours du fond de leur tombe. » Bientôt Macbeth, vaincu, arrive tenant son épée sanglante. Macduff, qui le cherchait, revient seul. « Fuis ! lui crie le roi, j'ai déjà versé trop de sang des tiens. — C'est pour cela que je veux te combattre, » répond le vieillard l'attaquant avec fureur. « Mes jours sont protégés, dit Macbeth : nul mortel enfanté d'une femme ne peut me tuer. » Macduff continuant de combattre : « Ce charme est nul pour moi : des flancs de ma mère évanouie j'ai été avant l'heure arraché par le fer. — Ah ! dit Macbeth qui recule, cet aveu m'ôte la moitié de mes forces. Maudites soient les sorcières qui brouillent nos cerveaux par leurs faux oracles... Va-t'en ! je ne veux pas me battre avec toi. » Il recule encore. « Rends-toi donc, lâche ! » lui crie Macduff le poursuivant toujours. Macbeth s'arrête pour continuer le combat, blesse le vieillard, et en est blessé lui-même.

En ce moment, des trompettes et des clairons sonnent la victoire du côté de la ville ; —

les troupes anglaises qui ont pris d'assaut Dunsinane couronnent les remparts et y plantent les drapeaux de Malcolm. — Les portes s'ouvrent, — les ponts s'abaissent, — Malcolm et les seigneurs écossais sortent triomphalement de la ville, suivis d'une nombreuse escorte et s'avancent vers les deux combattants.

Avant de rendre le dernier soupir, Macbeth a une vision; il dit : « Je vois Malcolm régner et sa race céder le pouvoir à celle de Banquo.

— Je meurs content, reprend Macduff; j'ai vengé mes fils, ma femme; et je peux crier : Vive le roi d'Ecosse ! » Il tombe à côté de Macbeth.

Les vivats et les fanfares se succèdent. — Les drapeaux saluent; — la toile tombe.

Shakspeare a tiré cette tragédie d'une chronique d'Holinshed, composée d'après Hector Boëa. Pour la juger vous vous rappellerez que l'auteur vivait en 1564, sous le règne d'Élisabeth; qu'il a gardé à Londres, devant la porte des spectacles, les chevaux des personnes qui n'avaient pas de domestique, et vous lui pardonnerez son manque de goût, de convenance; mais si ses œuvres ne brillent pas par le sujet, par l'action, par l'intérêt, elles brillent par la poésie des détails, par les caractères, par le style, et vous admirerez ce puissant et fécond génie.

En vous donnant l'analyse de ce chef-d'œuvre de Shakspeare, si bien rendu dans notre langue par son digne interprète, j'ai beaucoup regretté de ne pouvoir vous citer que quelques passages... l'espace m'en manquait... Vous partagerez sans doute mes regrets, mesdemoiselles; heureusement, vous pourrez lire ces beaux vers dans le livre de M. Emile Deschamps.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Beaux-Arts.

SALON DE 1844.

Premier article.

Depuis un mois, mesdemoiselles, les journaux et les conversations retentissent des reproches adressés aux maîtres de l'art de ce qu'ils n'exposent pas leurs tableaux au Louvre; je répéterai d'autant moins ces plaintes, que j'y trouve une sorte d'injustice. La plupart des artistes en renom sont occupés de travaux dans nos monuments publics: on ne peut peindre à la fois sur la toile dans son atelier, et sur les murs des palais ou des églises; d'ailleurs c'est le fait des expositions annuelles d'amener sans cesse des noms nouveaux. Commençons donc notre revue, et faisons-la posément, puisque cette année nous avons du temps devant nous.

MM. COUDER et BIARD.

Ce sont deux traits de l'histoire moderne qui s'emparent tout d'abord de l'attention en entrant dans le grand salon. A droite, la *Fédération de 1790*, par M. Couder; à gauche, le *Bivouac de la garde nationale en 1832*, par M. Biard: l'*alpha* et l'*oméga* de la révolution française! Dans le premier de ces tableaux, M. Couder a daguerréotypé, on peut dire, une des pages des nombreux mémoires du temps. La toile a plus de trente pieds de long; un ciel immense et nuageux, comme il l'était en effet à ce premier anniversaire de la prise de la Bastille, et des figures de huit à neuf pouces de haut, se la partagent.

Sur la vaste étendue du Champ de Mars, les députations des quatre-vingt-six départements manœuvrent, leurs drapeaux en tête. Toute la population de Paris est là aussi avec les mœurs, les costumes, les passions de l'époque; elle est accourue se grouper sur ces gradins, témoins prodigieux

gieux du zèle patriotique des habitants de la capitale du royaume de France : qui-conque voulait la liberté y avait apporté une pelletée de terre, et l'ouvrage, qui aurait demandé des mois entiers à des brigades de terrassiers, s'était accompli en quelques jours ! Ce tableau présente un ensemble imposant, une multitude de détails rendus avec finesse, talent, et beaucoup de vérité ; mais aucun intérêt, rien qui fasse présenter l'exposition du plus grand drame qui se soit joué sur la scène du monde ! L'action principale, celle du serment du roi Louis XVI, qui jure de maintenir la nouvelle constitution, est reléguée dans la bordure du cadre, de sorte que ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à la découvrir.

Quarante ans et plus se sont passés entre le tableau de M. Couder et celui de M. Biard. La constitution a été jurée, re-jurée, faite, dé faite, refaite... Nous sommes au mois de juin 1832 ; le roi Louis-Philippe dit aux gardes nationaux rassemblés en armes sur la place du Carrousel, que grâce à leur dévouement et à leur courage, nous tenons enfin cette liberté tant poursuivie, tant désirée ! Dieu veuille que nous soyons assez sages pour ne pas le démentir ! M. Biard est un artiste dont personne ne conteste le talent ; il y a dans ce tableau un bel effet de nuit éclairée par la lune et par les torches que porte l'escorte du roi ; mais je reprocherai à M. Biard les figures de ces gardes nationaux qui viennent de sauver la patrie. Ne serait-il pas mieux de faire passer sur leur visage les nobles et beaux sentiments qui leur ont fait prendre les armes au péril de leur vie, sitôt que l'ordre a été menacé ?

M. BEAUME. — *Education de la Vierge.* —
Enfants surpris par la marée.

La Vierge et sainte Anne ont des têtes d'une beauté suave, des poses remplies de grâce ; mais je trouve un peu de recherche et de manière dans le dessin et le coloris de ce groupe. Le tableau des Enfants sur-

pris par la marée offre plus de vérité : il est mieux senti. Cette scène est de l'effet le plus dramatique. La jeune fille qui se cramponne d'une main au roc, en tenant sa petite sœur de l'autre, a une belle pose ; elle glisse, ses forces vont l'abandonner, aucun secours n'est en vue... On a la chair de poule, et pourtant on s'éloigne avec peine, comme si, en restant, on devait assister à la délivrance de ces pauvres enfants.

M. ALOPHE. — *Charité, vertu du riche ;*
Résignation, vertu du pauvre.

Nos artistes ont trop d'esprit, ou du moins ils courent trop après l'esprit. Une femme charitable secourt les pauvres. Depuis Murillo, qui a fait un chef-d'œuvre d'Élisabeth, reine de Hongrie, recevant les mendiants, jusqu'à M. Schenetz, vingt peintres ont traité ce sujet avec talent, vingt autres peuvent y réussir encore s'ils sont inspirés par lui. M. Alophe aurait été du nombre s'il ne s'était pas embarrassé dans la recherche d'une pensée morale et philosophique : *la Charité est la vertu du riche ;* c'est très-clair sur le papier ; sur la toile, il est moins aisé de l'exprimer. Ainsi la femme qui, dans ce tableau, personnifie la richesse, a de longs vêtements de deuil et un air profondément triste que je ne m'explique pas, à moins qu'il ne serve à mieux faire ressortir la physionomie placide des pauvres résignés. Je demanderai encore compte à M. Alophe de la manière dont la femme riche fait tomber une pièce d'argent du bout de ses doigts, comme l'aurore sème des gouttes de rosée ; de plus, afin que nous jugions mieux de sa munificence, le pauvre a la paume de la main tournée de façon à ce que les vingt sous (car c'est là tout l'effort du riche !...) tombent à terre.

Après les critiques de détail je dois faire des éloges plus sérieux. Les lignes de la tête du vieillard sont belles ; il y a le sentiment du vrai dans le coloris, la lumière est bien départie, la touche large est

exempte de ces mignardises qui déshonorent tant de toiles.

M. HORACE VERNET. — *Un Traîneau russe.*

Le beau pays que la Russie ! et qu'on y voyage agréablement en traîneau ! Le ciel gris semble toucher la terre, et la neige s'étend uniformément depuis le premier plan jusqu'aux limites de l'horizon. Trois chevaux l'œil sanglant, la crinière hérissée, se cabrent sous le fouet du paysan qui les conduit ; peut-être pressentent-ils un précipice, ou répugnent-ils à fouler un cadavre enseveli sous la neige... des corbeaux qui s'abattent comme s'ils sentaient leur proie donnent assez de vraisemblance à cette supposition ; mais qui sait s'il ne se prépare pas encore pour eux un horrible festin... L'ouragan tourbillonne, les chevaux n'avancent pas, le traîneau va se briser, le malheureux voyageur baisse la tête pour ne pas voir des dangers qu'il ne peut combattre...

C'est superbe, mais c'est effrayant, et bien capable de dégoûter du voyage en traîneau sur la terre classique de ce genre de voiture.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

La reconnaissance est une vertu noire, a dit un de nos poètes romanciers ; l'on vient de me raconter une histoire qui le prouverait, et je vais te la raconter à mon tour.

Lors de l'arrivée en France de la reine Christine, mère d'Isabelle II, reine d'Espagne, sa majesté remarqua, sur les quais de Marseille, un prince africain, suivi de deux beaux petits esclaves noirs, âgés chacun de dix ans à peu près. A la vue de la reine, le prince s'arrêta en témoignant un profond respect ; les petits noirs se prosternèrent avec tant de grâce, exprimèrent une

si vive admiration, que la reine en fut touchée, et, s'approchant de l'Africain, elle lui offrit deux mille francs de ses deux esclaves. « Ils sont jumeaux, répondit le prince. Fils d'un roi que j'ai vaincu, ils m'appartiennent par le droit de la guerre. Je ne veux pas les vendre. » Mais la reine, à ces deux mille francs ajouta des cadeaux qui décidèrent le prince à lui céder ses esclaves, et elle les amena à Paris. Sans doute ils avaient quitté avec joie celui qui peut-être était le meurtrier de leur famille, l'usurpateur de leur trône, un maître dur et sans pitié... aussi pour prouver leur reconnaissance à leur bonne et généreuse maîtresse, ils se mirent à la servir, à lui obéir avec zèle, à lui témoigner un dévouement qui allait jusqu'à l'adoration. Un jour la reine ayant laissé tomber un de ses gants, ils s'en emparèrent en cachette, le partagèrent entre eux, et le mangèrent avec un saint respect... il avait touché ses belles mains!... Cet hiver, au milieu de leur bonheur, ils apprirent que sa majesté allait rentrer en Espagne ; depuis ce jour, on ne les vit que rarement ; les serviteurs, jaloux des petits noirs, ne s'en inquiétèrent pas ; enfin sa majesté, étonnée de leur absence, les envoya chercher. On les trouva dans les bras l'un de l'autre, au milieu d'une grande chambre sans feu. Lorsqu'ils arrivèrent auprès de la reine, ils étaient si faibles qu'ils se soutenaient à peine. L'un se laissa tomber à deux genoux en joignant les mains devant elle, l'autre se pencha pour baiser le bas de sa robe. « Qu'avez-vous?... Seriez-vous malades ? leur dit la reine avec bonté. — Nous voulions mourir, noble maîtresse, répondit l'un. — Et pourquoi, petits ? — Noble maîtresse partir et laisser nous en France ! nous voulions mourir de froid et de faim. — Mais je vous emmènerai avec moi en Espagne, vous ne me quitterez jamais ! » A ces douces et consolantes paroles, les deux pauvres noirs, trop faibles pour supporter leur joie, tombèrent évanouis aux pieds de sa ma-

jesté, qui, touchée de cette preuve d'affection, fit venir son médecin, et ordonna à son majordome de veiller sur ces enfants. Un lit bien chaud, un peu de nourriture, rendirent la vie à ces bons petits noirs qui, depuis trois jours, n'avaient pas voulu *manger afin de mourir*... Je n'ajouterai pas, comme M. Mery : *L'ingratitude est un vice blanc*; mais je te dirai en confidence, afin de ne pas être déçues, il nous faut faire le bien sans espérer de reconnaissance, et nous contenter du plaisir qu'en échange il nous aura déjà fait éprouver.

Par exemple, lorsque j'ai trouvé de jolis dessins, lorsque j'ai pu t'expliquer un travail difficile... tu ne me dois rien, car je suis trop heureuse, et tu peux être ingrate tout à ton aise... Je vais t'en donner une nouvelle occasion en t'expliquant la planche IV.

Le n° 1 est un dessin de gilet qui se brode au crochet, en cordonnet de soie gris foncé, sur casimir gris-pâle.

Le n° 2 est la poche.

Fais tracer ton gilet par un tailleur; comme tu m'as dit qu'il n'y a pas de dessinateur en broderies dans le pays que tu habites, voici la manière de t'en passer.

Procédé pour poncer en noir des dessins de broderie sur les étoffes blanches.

Sur un feu très-doux, dans un vase de terre vernissé, fais fondre du mastic en larmes, ajoutes-y la trentième partie de cire vierge, d'huile ou de goudron, du noir de fumée, selon la teinte plus ou moins foncée que tu veux obtenir; remue avec une spatule de fer. Lorsque cette composition est bien mêlée, bien fondue, verse-la dans une feuille de papier dont tu as plié et relevé les bords; puis rapproches-en les quatre angles, et laisse refroidir.

Casse un morceau de cette composition, place-le sur une pierre, broye-le avec une molette de verre, et, réduit en poudre, passe-le au tamis.

Procédé pour poncer en blanc les dessins de broderie sur les étoffes brunes.

Sur un feu très-doux, dans un vase de terre vernissé, fais fondre du mastic en larmes, ajoutes-y la trentième partie de cire vierge; du beau blanc d'argent, autant que ce mélange pourra en contenir; remue avec une spatule de fer au fur et à mesure que tu ajoutes du blanc d'argent. Lorsque cette composition est bien mêlée, bien fondue, continue comme pour la précédente.

Pour copier un dessin.

Tu le couvres d'un papier végétal ou huilé; quand tu as calqué ce dessin, tu enlèves le papier végétal ou huilé, tu l'attaches sur un papier blanc un peu fort; tu suis tous les traits du dessin en y faisant, avec une aiguille, des trous les plus rapprochés possible; puis tu retires le papier végétal.

Pour poncer ce dessin sur les étoffes.

Tu tailles, dans la largeur de la forme d'un vieux chapeau d'homme, une bande de feutre noir, haute de 4 centimètres, tu la roules dans sa longueur et bien serrée sur elle-même; tu l'arrêtes avec deux épingles. Tu couvres une planche avec une serge verte bien tendue, tu mets dessus l'étoffe que tu veux dessiner; sur l'étoffe tu places le papier piqué; tu l'y fixes avec des épingles, des poids, ou ta main gauche; avec ta main droite, tu trempe une des extrémités du tampon de feutre dans un peu de poudre noire ou blanche, et tu frottes ferme et longtemps sur le dessin: moins tu prends de poudre, plus le dessin se trouve clairement rendu. Tu enlèves ensuite le papier avec précaution, tu places le dessous de l'étoffe sur un brasier doux, ou bien tu appuyes sur le dessin un fer à repasser, légèrement chaud. Tu peux ainsi dessiner sur papier, mousseline, percale, batiste, soie, drap, casimir, velours et même sur les métaux.

Lorsque tu veux ajouter quelque chose

au dessin que tu as déjà imprimé, tu te sers d'une plume ou d'un pinceau que tu trempe dans la composition suivante.

Encre pour dessiner sur étoffes blanches.

Mêle du noir de fumée avec de l'eau, ajoutes-y un peu de gomme arabique et d'eau-de-vie.

Encre blanche pour dessiner sur étoffes brunes.

Broie du blanc de céruse, mêle-le avec de l'eau, ajoutes-y un peu de gomme arabique et d'eau-de-vie.

Pour le dessin du gilet n° 1, tu pourrais le détacher de la planche, le coller sur un carton très-léger, prendre un canif bien affilé, le passer au travers de ce dessin en suivant ses contours, placer ce carton sur l'étoffe, et selon qu'elle est blanche ou brune, passer, au milieu de l'ouverture laissée par le canif, une plume trempée dans l'encre blanche ou noire, poser l'étoffe sur un brasier doux, ou bien appuyer sur le dessin un fer à repasser.

Le n° 3 est un dessin de voilette, qui se brode en application sur beau tulle de Bruxelles. La voilette doit avoir quarante centimètres de haut et un mètre vingt centimètres de large. Si tu veux un semé, prends l'espèce de rose qui tient à la bordure, et l'espèce de fleur sans nom qui se trouve au-dessus de cette espèce de rose.

On ne fait que quatre rangs de semé sur un espace de 15 centimètres, à partir du haut de la bordure.

Cette voilette, toute dessinée et échantillonnée, coûte 8 fr. chez madame Charadin.

Ce même dessin, n° 3, peut faire de très-beaux volants; on les porte hauts de 25 centimètres; la largeur est d'une fois et demie la largeur de la jupe.

Le n° 4 est un joli coin de mouchoir qui se continue et se brode au crochet, en cotons de couleur: les feuilles et les tortillons en couleur bois, et les raisins en bleu violeté. Autour du mouchoir on fait un

petit feston, à dents, en bleu violeté. Ce mouchoir, dessiné sur belle batistè, coûte 6 fr. au *Symbole de la Paix*.

A présent, au tour de nos figurines. Ces deux toilettes viennent du magasin de modes de madame Séguin.

Le n° 5 est un des côtés du devant de la robe de couleur; ce corsage s'agrafe devant.

Le n° 6 est la moitié du dos.

Taille la pièce du côté comme si elle ne devait pas être détachée du dos.

Le n° 7 est une manche qui se taille en droit fil, le côté en biais se trouve en dessus; il a de plus long à peu près 2 centimètres que l'on fronce sur une largeur de 2 centimètres, à la place du coude, au chiffre 28.

Le bas se relève sur la manche pour former un parement.

Le n° 8, dans toute sa grandeur, est l'espèce de seconde manche qui recouvre la manche longue.

Le n° 9 est la moitié du collet.

Le n° 10 est la moitié du caraco; le derrière de ce patron est indiqué par une étoile.

Ces robes se font en nankin, en gros-de-Naples à raies ou à petits carreaux écossais d'une seule couleur. Les revers, les parements, le col et le caraco, ainsi que le côté droit du devant, se garnissent d'un passe-poil pareil à la robe.

Le n° 11 est la moitié du devant de la robe de mousseline.

Le n° 12 est la moitié du dos. Ce corsage se ferme derrière par quelques brides et quelques boutons.

Le n° 13 est le rabat qui se ferme sur le dos. Le derrière de ce patron est indiqué par une étoile. Au bas de ce rabat on coud une double ruche de tulle de coton.

Le n° 8, à partir du haut, jusqu'au chiffre 16 et au chiffre 14, est le jockey que l'on garnit du bas d'une double ruche de coton. Quant à la manche, elle se fait en bandes de mousseline larges de 30 centimètres, froncées et cousues à un entre-deux. La première, longue de 20 centimètres;

celle-là est cousue à l'entournure; la deuxième, longue de 15; la troisième, longue de 10. Au bas du dernier entre-deux on coud une double ruche de tulle de coton.

Les volants sont en droit fil, taillés le long de la lisière. La place où ils sont cousus est recouverte par une double ruche de tulle de coton. Toutes ces ruches se coustent d'avance à plis ronds, se bâtissent ensuite à la place indiquée. On les débâtit pour blanchir la robe, et on les rebâtit ensuite aux mêmes places. Ces ruches peuvent servir deux fois sans être blanchies.

Il ne me reste plus qu'à te parler modes.

Chapeaux. — *Capotes* : Ils sont aussi petits que toujours, se garnissent de même que l'année dernière, seulement j'ai vu des fleurs sur les passes.

— *Rubans* : Écossais — bleu-violeté, uni-rayé en large, — ombré.

Echarpes : Barége blanc, — gros-de-Naples glacé.

Mantelets. — Garnis à la bonne femme.

Etoffes pour robes : Gros-de-Naples à larges raies, rose et puce — gris et bleu pâle — violet et abricot. Foulards glacés, — à pois blancs sur fond brun — bruns sur fond clair. Mousseline de laine à grands carreaux écossais, — à larges raies — à petites raies...

A propos, madame Séguin vient d'avoir une bien heureuse idée. Tu sais qu'un chapeau est en voyage ce qui tient le plus de place; ce carton a toujours effrayé les pères, les frères et les maris... que ces messieurs se rassurent; maintenant, il ne les gênera plus. Voici une jolie capote, ornée d'une fleur, un joli chapeau de crêpe orné d'une plume ou de marabouts... on passe ses mains sous le bavolet, on décroche deux légères agrafes, le bavolet et la forme se séparent en deux, le fond se détache, s'aplatit sous la forme; qui s'aplatit ainsi que la passe, se pose à plat dans un petit carton plat où l'on fixe le tout par deux rubans. Ce carton peut se poser dans une malle, et ne tient pas plus de place qu'une jupe. Veut-on se

coiffer de son chapeau? on passe ses mains sous le bavolet, on accroche les deux agrafes, et l'on repousse le fond, qui reprend aussitôt sa place. Tout cela se fait en une minute et n'ôte rien à la légèreté, à la grâce, à la fraîcheur des chapeaux sortis du magasin de la rue des Capucines. Veut-on faire un long voyage? six chapeaux ne tiennent pas plus de place qu'un seul. Veut-on aller en visite à la campagne? on n'a pas le ridicule d'avoir l'air d'apporter toute sa toilette, et puis ces chapeaux ne sont pas plus chers. Madame Séguin a bien mérité de la reconnaissance des pauvres femmes, elles ne traîneront plus après elles ces embarrassants cartons qui faisaient leur désespoir.

Adieu, ma chère petite; portes-toi bien, ne mourons pas... la vie nous devient tous les jours si facile, que ce serait dommage de la quitter.

J. J.

Sphémérides.

6 avril 1348, mort de Laure de Noves.

Les vers de Pétrarque ont immortalisé le nom de Laure; mais tant de fables s'étaient mêlées à l'histoire de cette femme célèbre, qu'on avait fini par douter même de son existence, et qu'il n'a pas fallu moins de trois volumes in-4° de preuves pour rétablir la vérité.

Laure eut pour père Audibert, qualifié de *messire et chevalier*; elle naquit vers 1308, à Noves, bourg situé à deux lieues d'Avignon. Son père lui laissa en mourant une dot de six mille livres tournois à l'or rond (environ quatre-vingt mille francs); à dix-sept ans elle épousa Hugues de Sade, qui en avait vingt, et dont les ancêtres exerçaient depuis trois générations les premières charges municipales de la ville d'Avignon.

Laure était mariée depuis deux ans lorsque Pétrarque l'aperçut pour la première fois dans une église et conçut pour elle une passion que sa mort même ne de-

vait pas détruire. Fièvre des hommages du jeune poëte qui la célébrait dans ses chants, qui la suivait partout, aux promenades, dans les assemblées, mais fidèle à ses devoirs envers son époux, dont la jalousie était le moindre travers, Laure traitait Pétrarque avec une alternative de douceur et de sévérité, selon qu'il mettait dans ses chants plus de réserve ou plus de flamme. Elle ne le reçut jamais chez elle, les mœurs de son siècle s'y opposaient, et jamais elle ne donna le moindre sujet de soupçonner sa vertu. Pétrarque cherchait la distraction ou le repos dans la poésie, dans de fréquents voyages en France, en Allemagne, en Italie, et surtout à Vaucluse, où il se retirait pour fuir Laure. Le front ceint des lauriers du Capitole, en 1341, il revint près d'elle plus amoureux que jamais, bien que la beauté de Laure s'altérât de jour en jour, car dans le courant de vingt-trois années Laure mit au monde onze enfants, dont neuf survécurent à leur mère. Épuisée par ces fatigues réitérées qu'aggravaient encore ses chagrins domestiques, Laure ne conservait plus l'éclat de ses charmes que dans les vers de Pétrarque.

En 1347 Pétrarque alla faire à Laure ses derniers adieux ; elle était dans un cercle de femmes, sérieuse, pensive, sans perles, sans guirlande, sans parure ; ses yeux exprimaient la tristesse et l'inquiétude ; à sa vue, des larmes roulaient dans les yeux de Pétrarque. En effet, l'événement vérifia ces tristes pressentiments : au mois de janvier 1348, une peste venue de la Chine se manifesta dans Avignon ; ceux qu'elle atteignait mouraient en trois jours. Laure sentit les atteintes du mal le 3 avril, et mourut le 6, sans agonie, au milieu de ses parents, de ses amis, qui bravaient le péril et pleuraient autour de son lit.

Pétrarque apprit cette mort par des songes, des visions ; elle lui inspira des chants funèbres non moins beaux que ses

chants d'amour. On trouve cette note écrite en latin, de sa main, et collée au bois de la reliure d'un Virgile manuscrit :

« Laure, illustre par ses propres vertus » et longtemps célèbre par mes vers, parut » pour la première fois à mes yeux au temps » de mon adolescence, l'an 1327, le 6 du » mois d'avril, à la première heure du jour » (six heures du matin), dans l'église de » Sainte-Claire d'Avignon, et, dans la même » ville, le même jour 6, et à la même heure » l'an 1348, cette lumière fut enlevée au » monde. Ce corps si chaste et si beau fut » déposé dans l'église des frères-mineurs » le soir du jour de sa mort ; son âme, je » n'en doute pas, est retournée au ciel, » d'où elle était venue. Pour conserver la » mémoire douloureuse de cette perte, » j'éprouve un certain plaisir mêlé d'amertume à écrire ceci, et je l'écris préfé- » rablement sur ce bois, qui revient souvent » à mes yeux, afin qu'il n'y ait plus rien qui » me plaise dans cette vie, et que mon lien » le plus fort étant rompu, je sois averti, » par la vue fréquente de ces paroles et » par la juste appréciation d'une vie fugitive, qu'il est temps de sortir de Babylone, » ce qui, avec le secours de la grâce divine, » me deviendra facile par la contemplation » mâle et courageuse des soins superflus, » des vaines espérances et des événements » inattendus qui m'ont agité pendant le » temps que j'ai passé sur la terre. »

Mosaïque.

Les peines que tu feras aux autres ne tarderont pas à retomber sur toi-même.

DÉMOPHILE.

Voir et écouter les méchants, c'est déjà un commencement de méchanceté.

CONFUCIUS.

ce
la

as
nt
os
u
ar
le
ne
re
u
ut
rs
je
l,
la
e,
r-
é-
nt
ui
en
li,
et
i-
e,
e,
on
is,
ats
le

ne

ja

Salon de 1844.



Dessiné par A. de T. d'après le Tableau de M^{lle} Mathilde Lyaocbe.

Gravé par Dumouret

LE CHAPELET.

Journal des Demoiselles.

12^e année. N^o V.